**FOYER RURAL DE L’ÉPINE**

**CAHIER N° 17**

**L’épinE**

**Livre Mémorial des soldats**

**de la Grande Guerre.**

*« Je hais la guerre, mais j’admire et j’aime ceux qui l’on faite ».*

*Roland Dorgelès*

Le 2 août 2014, la Mairie et le Foyer Rural de L’Épine avaient commémoré dignement la mobilisation d’Août 1914[[1]](#footnote-1). Le 11 novembre 2018, au terme de la célébration de son centenaire, nous évoquons la fin de ce drame collectif, l’armistice, la paix … mais aussi les séquelles de cette longue et sanglante *« guerre civile européenne »*. Cette commémoration va-t-elle mettre un terme à un deuil de cent années, dont la durée a été à la mesure de l’ampleur des sacrifices, des souffrances, des tourments et des pertes que ce conflit a générés ? Certes, le monument aux « Morts pour la Patrie » sera toujours là pour rappeler aux générations futures ce que fut cette « *plongée suicidaire de l’Europe dans le royaume des morts***»[[2]](#footnote-2).** Mais au-delà des noms des 27 noms gravés sur ce monument, que savons-nous d’eux ? Et qui furent les autres hommes qui y combattirent, ceux qui moururent de séquelles ou qui furent amputés ou blessés ? Ceux qui furent prisonniers ? Ceux – que beaucoup d’entre nous ont connus – qui revinrent physiquement indemnes mais souvent avec des traumatismes psychiques, dont ils gardèrent souvent le secret ? Ceux, aussi, qui, mobilisés mais parce que blessés, réformés ou plus âgés, participèrent à l’effort de guerre en travaillant dans des services auxiliaires ?

Alors que les acteurs et les témoins de ce désastre ont disparu, il nous a semblé utile, avant que le souvenir d’eux ne s’efface à jamais, de rechercher et de transcrire leurs noms et les quelques bribes de récit de leur vie, que nous avons retrouvés, dans les archives ou auprès des membres de leur famille. Ce « Texte Mémorial » a été écrit par devoir de reconnaissance de leur sacrifice et pour conserver la mémoire de tous ceux qui prirent part à l’événement le plus extraordinaire et le plus tragique de nos Histoires – nationale mais aussi locale et familiale – et retrouver un peu de *« la vie de tous ces morts* ».

Il est le résultat d’un travail collectif auquel ont pris part Marie-Christine Collomb, Martine Pech, Marie-Christine Mallen-Pellegrin, Pierre Chauvet, Jean-Pierre Pellegrin et d’autres personnes interrogées sur la participation de leurs ascendants à cette guerre.

La version numérique de ce texte est provisoire. Certaines fiches n’ont pas été retrouvées et sont encore à rechercher. **Les lecteurs qui disposeraient d’informations complémentaires, ou qui constateraient des erreurs ou des oublis, sont invités à nous en faire part afin de les intégrer dans la version finale.**

**Sommaire**

|  |  |
| --- | --- |
| **Chapitre 1.** | **Les 150 Épinois mobilisables.** |
| **Chapitre 2.** | **Les 27 Épinois « Morts pour la France ».** |
| **Chapitre 3.** | **Douze autres combattants décédèrent de maladies ou de séquelles, mais leur nom ne figure pas sur le monument.** |
| **Chapitre 4.** | **Ceux qui revinrent meurtris, mutilés, blessés ou gazés.** |
| **Chapitre 5.** | **Huit furent prisonniers de guerre.** |
| **Chapitre 6.** | **Les combattants survivants.** |
| **Chapitre 7.** | **Ceux qui furent affectés à des services auxiliaires.** |
|  | **En conclusion** |

**La liste des mobilisables 14-18 de la commune de L’Épine est disponible sur le site de la commune.**

[**https://www.mairielepine-hautesalpes.com**](https://www.mairielepine-hautesalpes.com)

**Pour consulter les fiches matricules des soldats**

* Ouvrir le site internet des Archives départementales des Hautes-Alpes,   
  https://Archives.hautes-alpes.fr/Archives numérisées/ Matricules
* Sélectionner sa classe (année de naissance + 20 ans)
* Recherche son numéro matricule sur le répertoire alphabétique
* Rechercher sa fiche sur le registre matricule de sa classe   
  correspondant à ce numéro (NB : il y a quelques erreurs).

**Chapitre 1.  
Les 150 Épinois mobilisables.**

**A** partir des listes annuelles de conscrits, nés ou résidents dans la commune, lors de leur 20ème année, « année de leur classe »[[3]](#footnote-3), une liste de 150 noms a pu être établie. Jusqu’en 1905, les conscrits firent l’objet d’un tirage au sort avec des exemptions et des possibilités de remplacement payant. La loi de 1905 instaura une conscription des appelés pour 2 ans de *« service personnel, égal et obligatoire »*, durée qui sera portée à 3 ans en 1913. Selon cette loi des 3 ans , la durée des obligations militaires était de 3 années dans l’armée d’active et de 11 dans la « réserve d’active », puis de 7 années dans « l’armée territoriale » et enfin de 7 ans dans « la réserve de la territoriale », soit 28 années, de 20 à 48 ans.

En août 1914, l’armée d’active se composait des jeunes hommes *« sous les drapeaux* », âgés de 20 à 23 ans, nés au cours des années 1891, 1892, 1893 et 1894, ainsi que des rappelés mobilisés dans la réserve d’active, âgés de 24 à 35 ans et donc nés entre 1880 et 1891. Dans les semaines qui suivirent, furent aussi mobilisés les hommes de l’armée territoriale et de sa réserve, nés entre 1866 et 1880/81. Et de 1915 à 1918, furent incorporés les jeunes gens nés en 1895, 96, 97 et 98 (classe appelée par anticipation).

Cette liste de **mobilisables** ne correspond pas exactement à celle des **mobilisés** – liste non disponible que l’on peut estimer à environ 135 – du fait des quelques décès intervenus entre 21 et 48 ans avant 1914, des changements de résidence et des hommes réformés. D’autre part n’y figurent pas ceux qui, nés et incorporés ailleurs, sont venus résider à L’Épine, tel que par exemple, Pierre Gassiarini, premier nom sur le monument.

Si les membres de l’armée d’active et de sa réserve furent quasiment tous mobilisés dans des unités combattantes, les mobilisés les plus âgés – de l’armée territoriale – ainsi que des soldats réformés, pour des raisons de santé ou après avoir été blessés, furent affectés à des services auxiliaires : pour l’approvisionnent du front, dans des usines d’armement ou dans des chemins-de-fer de campagne. Certains, souvent dans la quarantaine, furent maintenus dans leur métier jugé indispensable (maréchal ferrant ou boulanger, par exemple) ou dans leur exploitation (pères de familles nombreuses, ou ayant plusieurs fils au front, par exemple). A ces titres divers, ils participèrent à l’effort de guerre.

Le plus âgé des mobilisables épinois de cette liste fut Marius Chauvet né le 26 janvier 1866, qui avait 48 ans en août 1914, et le plus jeune fut François Reynaud, né le 19 décembre 1898, incorporé en avril 17, à 19 ans. Alors que l’Épine comptait 502 habitants[[4]](#footnote-4), 115 de ces 150 hommes mobilisables y étaient nés et les parents de 128 d’entre eux en étaient originaires.

Leurs professions reflètent les activités économiques de l’époque, bien différentes de celles d’aujourd’hui :

* 96 étaient cultivateurs (plus 1 berger et 2 journaliers),
* 33 artisans (dont 6 maréchaux-ferrants, 5 charrons-forgerons, 3 cordonniers, 2 bourreliers, 2 menuisiers, 1 chaudronnier, 1 potier, 1 mécanicien,
* 10 commerçants, dont 8 boulangers, 1 épicier, 1 négociant de fruits),
* 8 employés (2 agents de sécurité, 2 chauffeurs autos, 1 homme d’équipe du PLM, 1 facteur des postes, 1 employé de l’enregistrement et un garçon de salle), ainsi que 2 étudiants et 1 rentier.

**Chapitre 2.  
Les 27 Épinois « Morts pour la France ».**

**C**omme sur le monument-aux-morts, ils sont classés par année et date de décès,. Outre les informations, très succinctes contenues dans leur fiche matricule et sur le site internet *Mémoire des hommes,* on a recherché dans les textes des Communiqués Militaires – reproduits dans la revue *L’Illustration* – des références aux opérations sur le front où ils se trouvaient au jour de leur décès.

**Année 1914**

**Pierre Lazare** **GASSIARINI** était né à Marseille, en 1882, fils d'E. Gassiarini, épouse Sarobert. Cantonnier et cultivateur, il était marié et père de deux garçons, Gaston et Robert. La famille habitait une maison, aujourd'hui disparue, qui occupait l'emplacement du jardin, sur la placette du Cladan. Soldat de 2ème classe au 140ème Régiment d'Infanterie, il fut le premier Épinois dont on apprit la mort. Il périt le **29 octobre 1914** à midi, au Quesnoy-en-Santerre sur la Somme, «*sur le champ de bataille, frappé par un obus.* » Le sergent-major *« attesta de son décès, que l'on fut dans l'impossibilité de vérifier »,* selon la formule consacrée. Il avait **32 ans.** Le Quesnoy-en-Santerre est à l’est d’Amiens, sur le front de la Somme, que son régiment avait reçu l’ordre de reconquérir entre le 22 et le 28 octobre. Une lettre de Désiré Romieu, qui appartenait au même régiment, fait le récit de ce combat : *« A 11h l’ordre a été donné de marcher en avant ; nous sommes sortis des tranchées et, en lignes de section, en rampant sur le ventre, dissimulés dans les plantations de betteraves, nous avancions par petits bonds …; mais repérés par les aéroplanes, les fusillades, les mitrailleuses et l’artillerie commencèrent à nous cracher dessus, nous causant des pertes énormes…. les Allemands durent reculer dans le village… C’est là à cet instant que le pauvre Gassiérini fut tué et que mes amis Vincent Clier et Meynaud, de Bruis, furent blessés».* Après la guerre, sa veuve quitta L'Épine pour Marseille. Ses deux fils gardèrent longtemps des contacts avec leurs anciens voisins.

**Émile Victor Marin** **MEYNAUD** naquit le 3 septembre 1888 à L'Épine, de François et de Marie Blanc ; il était célibataire. Son frère cadet, Gustave fut grièvement blessé et mourut en 1919. Un autre frère, François, était charron à la Remise. Tous trois étaient des oncles d'Edmée Armand-Meynaud et de Sylvie Richaud-Sarrazin. Soldat au 159ème Régiment d'Infanterie, il fut le premier Épinois tué au front mais on n'apprit son décès que plus tard. Il mourut le **22 octobre 1914,** à l’âge de **26 ans**. Il tomba sur le front d’Artois, au cours de la bataille d’Arras. Tandis que faisait rage la première bataille d’Ypres dans les Flandres, les combats d’Artois s’intensifièrent en octobre après la stabilisation du front. Les Allemands tentaient d’occuper Lille et Arras. Selon *L’Illustration : « A partir du 20, on se battait aux environs d’Arras, l’artillerie allemande placée à grande distance continuait la destruction méthodique de la vieille cité, mais nos troupes contenaient l’ennemi qui avait dirigé de violentes attaques au nord de la ville du 19 au 22* octobre ». Émile Meynaud disparut ce jour-là, à St Laurent-de-Blangy, à l’Est d’Arras.

**Louis Léon EYSSERIC** naquit à L'Épine le 6 mars 1887 de Joachim et de Louise Roman. Sa famille habitait le village. Il était l'oncle de Louis Mourre et de Louise et Lucette Boursier. Selon Louise, *« il était fiancé à Isabelle Siméon, qui porta longtemps son deuil et qui, toute sa vie, conserva sa photo* ». Incorporé d’octobre 1908 à septembre 09, il est rappelé en août 14 et affecté au 173ème Régiment d'Infanterie. Il mourut le **30 octobre 1914,** à Béthincourt, sur les côtes de Meuse. Le communiqué de cette journée précise : *« Sur la Meuse, les Allemands cherchent à envelopper le camp retranché de Verdun dans le but d’entreprendre le siège de cette grande place. Notre armée a manœuvré vers St Mihiel-en-Woëvre et tenu* *l’ennemi à distance. Les forts de Verdun ont été canonnés pendant 24 heures durant mais sans dégâts. Nos troupes ont obligé les assaillants à évacuer certaines positions.* ». Il avait **27 ans.**

**Joseph Marius BONNET** est né le 20 juin 1882 à la Remise, fils de François et de Marie Vial, qui tenaient le restaurant. Il est pâtissier et habite à Marseille. Il était l'oncle de Georges et de Jeanne Bonnet et le grand-oncle de Pierre Bonfils. En novembre 1903, il est incorporé jusqu’en septembre 1905, avec le grade de sergent. Il se réengage pour 25 mois puis jusqu’en 1913. En août 14, il est sous-lieutenant au 252ème Régiment d'Infanterie. Grièvement blessé à Pagny-sur-Meuse (Meuse), une petite localité au sud de Commercy, il meurt des suites de ses blessures, le **13 décembre 1914** à 12h 30 à l'hôpital d'évacuation. Il a **32 ans**. Le communiqué de la semaine du 10 au 16 décembre, cité par *L’Illustration,* indique : *« Sur les côtes de Meuse, les combats ont été les plus fréquents. L’ennemi étant fortement installé dans les forêts, la lutte a été surtout confiée à l’artillerie. Il a fallu conduire la guerre de tranchée sous bois. Les Allemands se sont bornés à lancer quelques obus sur la gare de Commercy ».*

**Année 1915**

**Louis François Irénée** **CHAUVET** était né le 8 mars 1893 à L'Épine, de François et de Léoncie Mourenas, du hameau des Struis. Il était l’oncle de Louisette Armand et de René Chauvet, père de Pierre. Soldat au 157ème Régiment d'Infanterie, il fut tué à Flirey (Meurthe et Moselle) le **2 mai 1915 à 22 ans**. Aucun acte n'ayant pu constater son décès, ce dernier fut *« confirmé par une décision du tribunal civil »*. Cette formule signifie que le soldat avait été frappé de plein fouet par un obus ou qu’il avait été enfoui par une explosion d’un tir d’artillerie. Flirey est une localité à l’Est de Pont-à-Mousson et au sud de Verdun. Les attaques françaises dans le Bois-le-Prêtre avaient pour but de couper la voie ferrée de Metz que les Allemands avaient prolongée pour approvisionner le saillant de St Mihiel. On lit dans *l’Illustration :* *« Depuis le 30 mars, une suite d‘actions militaires, attaques et contre-attaques se sont succédées. Plusieurs villages voisins de Flirey ont été enlevés. L’effort s’est poursuivi par l’occupation de tranchées ennemies sur sa première ligne de défense, ce qui va nous permettre sans doute de tenir sous le feu de nos batteries les communications de l’ennemi ».* Il repose au cimetière de L’Épine.

**François** **Désiré AUBERIC** (appelé Désiré) était né le 15 janvier 1884 de François et de Marie Roman, qui tenaient la boulangerie en face de l’épicerie Beynet (maison familiale d'Yvon, son neveu). Il est ouvrier boulanger. Incorporé en 1905, au 157ème Régiment d’Infanterie Alpine, où il est clairon, il est rappelé 2 août 14 et il rejoint le 12 septembre le 357ème RIA. Il disparait le **5 mai** **1915** à Metzeral (Alsace), date de son décès fixée par le tribunal de Gap. Il avait **21 ans** et, selon Yvon, « *il laissa le souvenir d'un jeune homme gai, qui aimait rire et raconter des blagues* ». Metzeral est un bourg de la vallée de la Fecht que suivait la voie ferrée de Colmar au ballon d’Alsace. Cette vallée et les montagnes qui la dominent furent le théâtre d’opérations très meurtrières. Les Chasseurs Alpins, qui l’occupèrent pendant toute la guerre, y menèrent des combats acharnés et très couteux en hommes, dans des conditions difficiles : la neige, des dénivellations parfois de 600 mètres, un réseau de chemins muletiers sommaires. L’enjeu était l’occupation du Vieil-Armand, sommet de 956 mètres et observatoire de toute la région. *[[5]](#footnote-5)« Cette cime pour laquelle tant d’héroïsme a été dépensé »* fut occupée par les Français en décembre 14, reprise par les Allemands en janvier 15, reconquise en mars, reperdue le 25 avril, mais réoccupée le surlendemain. Les combats se poursuivirent en mai pour l’occupation du sommet dominant le bourg ; celui-ci fut repris par les Allemands puis reconquis le 20 juin, après qu’un incendie l’eut détruit le 18.

Douze jours plus tard, le **17 mai** **1915** à 10 heures et quasiment au même endroit, à Schnepfeuriedkopf (canton de Metzeral), **Elie Ferdinand** **Désiré DUPOUX** fut tué au cours du combat dit de l'Anlass Wasen. Il appartenait au 28ème bataillon de chasseurs, basé à Krüt. Il était né le 14 mai 1880, de feu Ferdinand et de Rose Pascal, du Savel et il était, en 1911, garde canal à l’usine de Ventavon. Il était l'oncle de Renée Bonnet-Montagnier. Le 22 novembre 1914, une délibération du Conseil Municipal nous apprend que sa mère Rose, veuve et âgée, *« avait obtenu son admission à l’assistance aux vieillards car, du fait de la mobilisation de son fils soutien de famille, elle se trouvait dans l’indigence la plus complète* ». Si les combats dit de l’Anlass Wasen, *« un promontoire de gazon entre des sapinières, au nord-ouest de Metzeral »* se déroulèrent un peu plus tard, le communiqué du 17 mai signalait *« à l’Anlass, une lutte à coup de grenades autour d’un boyau et de tranchées,* *qui mettait les Chasseurs Alpins aux prises avec des unités de la garde prussienne »*. Il avait **35 ans**.

**Louis Victor DEPEYRE** était né à Chanousse, le 7 août 1894, de Siffroy et de Rose Vivet, domiciliés à L’Épine. Il était apparenté à Louis et Rosa Mourre. Soldat au 1er Bataillon de Chasseurs à pied, il trouva la mort **à 21 ans, le 16 juin** **1915** à Angres (Pas-de-Calais), sur le front de l’Artois. Angres est située au nord d’Arras, au pied de la célèbre colline de Notre-Dame-de-Lorette, où se déroulèrent de terribles combats. Selon le communiqué militaire, *« Le 16 juin, le choc fut d’une violence extrême ; les actions d’infanterie furent acharnées et multiples. L’artillerie fit une dépense d’obus jusque là inconnue pour aider nos fantassins à repousser des attaques effectuées par des masses énormes (11 divisions, soit 5 corps d’armée), après que nos troupes, jetées à la baïonnette et munies de grenades avaient enlevé la première ligne allemande. Les pertes que nous avons éprouvées dans ces journées des 16 et 17 juin, furent sérieuses. Le nombre de prisonniers fut faible, ce qui indique l’acharnement de nos soldats ».*

**François Antoine** **AUBERIC,** frère de Désiré, est né le 12 septembre 1880 de François et de Marie Roman. Boulanger, comme son père, puis garde communal des Eaux et forêts, il habitait avec son épouse Malvina Clara – fille d’Elie Pascal, alors maire de la commune – et leurs trois jeunes fils Louis, Antonin et Yvon. Il était le grand père d’André, Bernadette, Maryse et Yves. Incorporé de décembre 1901 à septembre 1904 comme soldat de 2ème classe, puis comme caporal, il fut rappelé en août 14 et affecté à la 14ème compagnie de Chasseurs forestiers, il *« décéda en campagne à l’hôpital de la caserne Chanzy de Châlons-sur-Marne »,* le **26 juin** **1915,** un mois et demi après son jeune frère Désiré. Âgé de35 ans, il laissait une veuve et trois orphelins**.**

**Gustave Gabriel** **ABERT** était né le 20 octobre 1894 à L'Épine, de Gustave et de Sophie Mélanie Mourenas et frère aîné du père de Raymond Abert. Cultivateur, il avait rejoint son corps d’armée le 1er décembre 1914. Chasseur au 114ème bataillon de Chasseurs, il a disparu le **22 juillet 1915** à l’âge de **20 ans**, au cours des combats de Baerenkopft (Alsace). Son décès fut fixé à cette date par le Tribunal de Gap. Les combats sur le front d’Alsace, autour de Metzeral et du Vieil-Armand, où deux mois plus tôt avaient péri Désiré Aubéric et Désiré Dupoux, se poursuivirent jusqu’en décembre. En juin, ce fut la bataille du Lingekopf (col du Linge) – que l’on devait appeler « le tombeau des chasseurs » – et du Baerenkopft. Attaques et contre-attaques furent continuelles. Une guerre souterraine, dans des galeries creusées pour y faire exploser des charges, s’y déroula. *« Sur ces sommets, le front ne changerait pratiquement plus, mais les bombardements d’artillerie et de mortiers, les fusillades, les rencontres de patrouilles et les coups de mains y étaient incessants »[[6]](#footnote-6).*

**Joseph Flavien** **MOURENAS**, était né à Montclus, le 9 juillet 1889, fils de Joseph et de Anne Roustan. Alors qu’il servait au 159ème régiment d’infanterie, il fut tué à **26 ans** le **27 septembre 1915** à Souchez (Pas-de-Calais), localité voisine d’Angres, où tomba Louis Depeyre au cours de la même bataille. En Juin, de violents affrontements s’y déroulèrent dans le cimetière et le château de Souchez. Ils se poursuivirent une partie de l’été et redoublèrent en septembre. Des combats rapprochés très meurtriers eurent lieu du 24 au 30 de ce mois, suite à la tentative franco-anglaise de reconquête de la colline, afin de tenter, sans succès, de percer le front. Selon *L’Illustration*, *« L’ennemi est solidement retranché sur les hauteurs ; tout au long de la journée du 27 et de la nuit suivante, nous continuons à les chasser, mais avec lenteur. Il faut lutter pied-à-pied contre les meilleurs troupes allemandes ramenées du front russe* ». Souchez fut pris le 28 septembre, mais au prix de pertes énormes.

**Joseph Antoine** **ROUSTAN**, fils d'Antoine et de Thérèse Richaud, naquit au Rosas le 19 mai 1887. Il était l'oncle maternel de Georgette Blanc et le grand-oncle de Michel Chauvet. Il disparut de son unité du 297ème bataillon d'infanterie au cours d'une attaque conduite à Vedegrange (Marne) le **6 octobre 1915**. Un jugement du tribunal de Première Instance de Gap, *« qui tint lieu d’acte de décès »,* a retenu cette date. Il avait **28 ans.** Sur une carte du 26 janvier 15, à sa famille, au dos de laquelle figure une photo de son escouade, il écrit *« Si je pouvais, comme la présente carte, prendre mon essor et pouvoir aller passer quelques instants au milieu de vous, ce serait pour tous un véritable soulagement. Mais patience et courage, le jour approche où j’y serai définitivement, comme par le passé, et un jour de joie et de plaisir qui fera oublier de longs mois de soucis, de tortures et de fatigues. Je suis toujours en parfaite santé et j’espère que ma carte vous trouvera tous de même. Dans l’espoir de se retrouver bientôt tous réunis, recevez mes plus affectueuses caresses ».* Fin septembre, la bataille de Champagne avait été déclenchée par les troupes françaises. *L’Illustration* décrit ainsi cette attaque: *« Une vague humaine, d’un même élan, s’abattit sur les tranchées ennemies et les couvrit* »; *les combats se poursuivent jusqu’au 6 octobre où* *nous avons obtenu un nouveau et brillant succès, le village de Tahure fut enlevé d’assaut sur la 2eme ligne de résistance allemande, tandis que l’ennemi usait de gaz asphyxiants ou lacrymogènes, nous mordions dans le saillant de ses lignes »*  Selon le journal de marche du régiment, on décompta 157 disparus *« dans la fournaise de l’attaque du 6 octobre*».

**Gabriel Clovis Héli** **BLANC** était né le 17 décembre 1887 de feu Louis et de feue Eugénie Mourre. Sa famille habitait la ferme Berbeyer. Cultivateur à Cheval-Blanc (Vaucluse), il est incorporé d’octobre 08 à novembre 09. Affecté au 152ème Régiment d’infanterie, il mourut à Krüt en Haute Alsace, *« le* ***23 décembre 1915*** *à 15 h. du soir, des suites de blessures reçues sur le champ de bataille »*. Il allait avoir **38 ans.** Son décès intervint au cours d’un autre épisode tragique, des combats du Viel-Armand dans la vallée vosgienne de la Thur. Réoccupé en partie par les Allemands, ce mont fut attaqué à nouveau par les Chasseurs. *L’Illustration* relate : *«  Le 20 décembre, une heureuse attaque de nos troupes sur les parties du Viel-Armand où se maintenaient l’ennemi. Ce fut une véritable bataille avec un bombardement efficace, 1300 hommes furent faits prisonniers dont 21 officiers appartenant à 6 régiments ennemis ; les Allemands ont alors dirigé des attaques d’infanterie ; arrêtée le 22 par d’abondantes chutes de neige, la lutte a repris le 23 et le 24 pour atteindre le 27 une grande intensité ».* Ce que dissimule le communiqué est que cette attaque montée par le Général Serret, après un succès initial, fut un échec et le bataillon subit de fortes pertes.

**Marcel Désiré SERRES** est né le 5 février 94 à Ribiers, de Joseph, ancien gendarme et de Marie-Thérèse Pugnet, habitants à L’Épine. Il était maréchal-ferrant. Incorporé le 3 septembre 14, au 140ème régiment d’infanterie, il a participé, en octobre 14, aux combats dans les caves et les maisons de Lihons-en-Sauterne (Somme). Il mourut dans ce même lieu, des suites de blessures d'obus subies le **24 décembre 1915** au matin. Il avait **21 ans.** Le communiqué de ce jour ne parle que d’un *« front statique et de quelques canonnades* » sur les troupes anglaises qui opéraient une concentration un peu en arrière de ce point du front. Dans la lettre qui annonce la mort de ce camarade de régiment, D. Romieu évoque cette situation de routine : *« De temps en temps, nous nous fichons quelques distributions ou dégelées avec les Boches ».*

**Année 1916**

**Joseph Georges EYSSERIC** était né à L'Épine le 19 février 1893 de Jules et de Clotilde Eysseric. Il appartenait à cette famille de plusieurs générations de maîtres-maçons, un peu agriculteurs, que les archives mentionnent pendant près de trois siècles et qui occupait la maison de Mme Jouve, dans la grand-rue. Avec sa mort s'éteignit cette tradition séculaire. Il avait trois sœurs, qui partiront travailler à Paris. Engagé volontaire pour 4 ans en avril 1911, il est caporal, puis sergent au 140ème régiment d'infanterie et le 14 août 14 il rejoint le front. Dans une carte-lettre du 1er août 15 à l’une de ses sœurs, Marie qui travaille chez un négociant, à Aspres/Buëch, il écrit *«  Je suis au repos et donc à l’abri aux environs de Compiègne; je ne vois pas beaucoup de pays ; je compte aller en permission en septembre ; j’aimerais beaucoup mieux être là bas à moissonner que d’être ici, mais puisqu’il le faut, on n’y pense pas trop…En attendant le jour de nous revoir, je t’embrasse bien fort, ma chère sœur »*  En février 16, les Allemands accumulèrent autour de Verdun, des forces considérables, ramenées du front de l’Est afin de « *percer le front et saigner à blanc l’armée française* ». **L**e 26 juin 1916, J. Eysseric a fait l’objet d’une citation à l’ordre de son régiment, *« A fait preuve de la plus grande ardeur, toujours volontaire pour remplir les missions difficiles, a rapporté des renseignements sur les avant-postes ennemis ».* Le lendemain, le **28 juin** 1916, à 17 h*,* il fut *"tué par l'ennemi devant Thiaumont (commune de Bras, dans la Meuse ».* La ferme Thiaumont se trouve au pied du fort de Douaumont, près de Fleury. Selon le communiqué de cette semaine de juin 1916 : *« Le 23 juin à 8 heures, de violentes attaques se déclenchèrent sur un front de 5 km. De l’ordre de 80 000 hommes se jetèrent contre nos tranchées. L’acharnement de l’ennemi est extraordinaire ; les attaques se poursuivirent les jours suivants par des assauts répétés ; à partir du 25, ils s’accompagnèrent de bombardements plus violents ; les adversaires ont été contenus aux abords de Thiaumont ». D*es combats acharnés se succédèrent jusqu’en juillet. Bilan : 350 000 morts de chaque côté. Le 19 août 1916, une seconde citation qualifie J. Eysseric d’ « *Excellent sous-officier, qui a donné un bel exemple de son courage le 27 juin 1916, entraînant sa section à l’assaut des positions allemandes. ».* Il était âgé de **23 ans.**

**Gustave Marius** **ALLIER,** né le 6 mars 1891 à la ferme de l’Ubac, de Victor et d’Eugénie Arnaud, oncle de Maurice Allier. Chasseur de deuxième classe au 13ème bataillon de Chasseurs alpins, il fut tué au cours du combat de Rancourt sur la Somme le **27 septembre 1916** au matin mais *"la réalité de son décès ne put être constatée en raison des circonstances de guerre"* selon une autre formule consacrée. L’année 1916 allait voir se poursuivre la bataille de la Somme déclenchée en juin avec l’offensive franco-anglaise. En septembre, se déroula le combat de Combles, décrit par *L’Illustration*, comme un «*centre de résistance allemand, c’est à dire un lieu où se concentrait un PC, des postes de secours, des magasins, des réseaux téléphoniques, le tout caché dans des souterrains défendus par des blockhaus, des mines, des nids de mitrailleuses et des mortiers de tranchées…. Combles fut pris le 26 et le lendemain nos troupes occupèrent le village voisin de Rancourt* ». Gustave Allier tomba ce jour-là à Rancourt, âgé de **25 ans**.Damase Mourenas, du Petit Terrus, écrivit à ses parents *« J’apprends qu’il y avait Allier, un jeune soldat de la classe 14, qui reste contre le Savel, qui n’avait plus écrit depuis 2 mois, pourquoi ne me l’aviez vous pas dit ? »[[7]](#footnote-7)*

**Joseph** **Antoine SERRES,** né le 22 novembre à Modane, de Joseph, ancien gendarme et de Marie Pugnet, domiciliés à L’Épine et frère de Marcel, tué en décembre 15. Incorporé en 1906, il est engagé volontaire pour 3 ans jusqu’en août 1909 avec le grade de sergent. Elève garde à pied de la Garde Républicaine en 1909 et gendarme à pied en août 1912, il est mobilisé en août 14, au 55ème puis au 157ème RI, jusqu’en juin 16, ou il est évacué parce que malade. Il meurt le 24 juin 16, *« en activité de service, à l’hôpital temporaire d’Amiens, suite de maladie».*

**Henri Hyppolite CORNILLAC,** né à Rosans le 15 juin 96 d’Amand et d’Eugénie Roux au hameau de Ratière. Cultivateur, il habitait Rosans dans la famille de sa mère, décédée. Il était l'oncle de Marie-Louise Rabasse et de Bob Wilwertz. Incorporé le 8 avril 15, au 159ème régiment d’infanterie, il était cantonné sur la Somme, tout près de l’unité de son frère Joseph, qui plus tard y fut blessé et mutilé. Selon la mémoire familiale, *« La veille il avait rencontré son frère et il lui avait dit "A demain*" ». Il fut « *tué à l’ennemi »* **le 22 octobre 16,** à Biaches. Selon le communiqué militaire de la semaine, reproduit dans *l’Illustration* du 28 octobre : *« Nous avions légèrement progressé le 19 entre La Maisonnette et Biaches, mais le 21 au soir et le 22, avec de forts effectifs et un acharnement extrême, une contre-attaque ennemie a opéré un retour offensif* ». Biaches est une localité située sur la rive de la Somme en face de Péronne formant un saillant sur ce fleuve. Elle *« fut le théâtre d’opérations d’une rare violence* ». L’un de ses camarades de régiment décrivait Biaches ainsi : *« Si nos Alpins n’avaient pas connu l’enfer de Verdun (7 mois plus tôt), ils auraient pu s’effrayer de ce terrain brûlé, ravagé, fouillé et retourné par des millions d’obus. Les bois ne sont plus. Seuls quelques troncs déchiquetés dressent ça et là leurs squelettes lamentables vers le ciel, semblant implorer pour cette terre le secours ou la pitié ».* Quant à La Maisonnette, *« une propriété sur les hauteurs du bourg, elle fut prise et reprise 7 fois lors de combats acharnés ».* Henry Cornillac a été décoré à titre posthume de la Croix de Guerre avec étoile de bronze et de la Médaille Militaire, et cité comme un *"très brave soldat tombé glorieusement pour la France »*. **Il avait 20 ans.** Son nom figure aussi sur le Monument-aux-Morts de Rosans.

**Année 1917**

**Lucien François ALLIER** était né le 13 décembre 1891 au Savel, de François et de Marie-Mélanie Marrou. Il était l'oncle de Marie-Rose Bonfils-Reynaud et de Gustave Bonfils. Soldat au 359ème Régiment d'infanterie il fut *"tué à l'ennemi*" devant Filain dans l'Aisne le **23 juin 1917** à 13 heures, "*selon la déclaration du caporal brancardier et de l'infirmier".* Il avait **27 ans.** Sur les côtes de la vallée de l’Aisne, eurent lieu en 1916 et en 1917 les combats du Chemin-des-Dames, de Craonne et du Moulin de Laffaux, au sud de Laon. En ce mois de juin 1917, alors que les premières divisions américaines débarquaient, les Allemands accentuèrent leur pression avant leur arrivée sur le front. Le 20 juin, une attaque d’une ampleur exceptionnelle est déclenchée près du moulin de Laffaux. *L’Illustration* écrit *« L’avancée dans nos premières lignes a été particulièrement violente. Après 24 heures de préparation par un bombardement, une nouvelle offensive ennemie a été lancée les 22 et 23 juin. Elle a pris comme objectif le secteur de Filain et s’est développée sur 2 km, puis le front d’assaut a été élargi. Le 25, au soir, nous avions pris notre revanche de toutes ces attaques réitérées avec un épisode glorieux, la prise de la caverne du Dragon, une galerie souterraine de 300 mètres, véritable place d‘armes. »* C’est probablement au cours de ces attaques que Lucien Allier fut tué le 23 juin. Il a fait l’objet d’une citation à l’ordre de son régiment le 7 mars 1919 : *« Excellent soldat, très* *brave. S’est fait remarquer par son courage et son entrain dans les Vosges et au Chemin des Dames* ». Il a reçu la Croix de guerre, étoile de bronze.

**Marin Justin Victor REYBERT** était né le 21 juillet 1893 d'Antoine et de feue Marie-Elisabeth Marin. Il est cultivateur. En 1913, il est *« ajourné pour faiblesse »*. Incorporé en août 16 au 55ème puis au 317ème Régiment d'Infanterie, il mourut *« selon la déclaration du gestionnaire de l'ambulance »,* *le* ***18 septembre******1917*** *à Villers-Marmery, canton de Verzy, dans la Marne à 12h30, des suites de blessures de guerre* ». Sa fiche matricule le qualifie de *« Soldat brave et dévoué, blessé en faisant vaillamment son devoir »*. En septembre 1917, le front de Champagne est plus calme. Les combats de Verdun sont terminés et la bataille est relancée sur la Somme. Le communiqué du front de Champagne, au cours de cette semaine, se limite aux faits suivants: *« Le 13, nos troupes ont repoussé plusieurs coups-de-main ennemis; le 16, une attaque au Nord-Ouest de Reims a été repoussée contre nos postes de la région de Loivre* ». Marin Reybert sera blessé le 18, tout près de ce lieu. Il avait **23 ans.**

**Elie Marin REYBERT** était né le 23 mars 1891 à L’Épine, de François et d’Eulalie Basset, qui habitaient la poterie (maison Reynaud). Son grand-père Basset, meunier, avait aménagé la poterie vers 1850 et son père l’avait exploitée jusqu’au début du siècle. L'un de ses demi-frères, Ernest Clovis, fut fait prisonnier. En 1914, lors de son incorporation, il est *« ajourné pour faiblesse »* puis affecté au 159ème RIA à Briançon et il participe aux multiples actions de ce régiment. Mais le 7 juillet 17, malade, il est évacué et une Commission médicale *« le propose pour la réforme pour foyer d’ostéites multiples dans les os iliaque et coxal du sacrum, avec 60% d’indemnisation*». *«Il décède le* ***22 octobre 1917*** *des suites de maladie à l’hôpital sanitaire auxiliaire 63 à Saint-Genis-Laval (Rhône*) ». Son décès fut enregistré *"sur déclaration de deux soldats de l'infirmerie militaire »*. Il avait **26 ans.**

**Année 1918**

**François Joseph EYSSERIC,** né le 16 février 1893, était le fils unique de Joseph et de Louise Lombard – dit Dourdillon, pour les différencier des Eysseric du village – qui habitaient la ferme Lombard. En février 1914, alors sous les drapeaux, il avait demandé au Conseil municipal de bénéficier de l’allocation journalière prévue par la loi aux soutiens de famille, demande acceptée car, aux termes de la délibération, *« les parents du jeune Eysseric sont vieux et bien usés, le domaine qu’ils exploitent est difficile et d’un petit revenu et le jeune Eysseric est bien le seul soutien de ses vieux parents ».* Soldat de 2ème classe au 1er Régiment de Chasseurs à pied puis au 8ème Régiment de Cuirassiers, il combat sur le front de l’Aisne. Dans une lettre à ses parents du Petit Terrus, Damase Mourenas, écrit : *« J’ai aussi vu un copain que je ne croyais pas voir ici, c’est Eysseric François dit «Dourdillon » de l’Épine, celui que nous avions passé le conseil de révision et partis ensemble. Cela lui à bien fait plaisir de se voir et moi aussi. Il est au 8ème cuirassier qui se trouve à notre gauche, il est mitrailleur, il a le filon, il m’a dit qu’il devait partir un de ces jours en perme et qu’il monterait à la maison »[[8]](#footnote-8).* Il fut, le **30 mai 1918**, "*tué net par éclats d'obus"* à Villiers Lafosse (Aisne). En ce début de mois de mai 1918, qui suit la grande offensive allemande de mars 18 et leur percée du front, un peu plus à l’ouest, à Noyon, le front de l’Aisne est calme. Le communiqué militaire ne signale aucun combat sur l’Aisne mais seulement *« quelques bombardements d’obus quotidiens* ». François Eysseric y sera néanmoins « *tué à l’ennemi »* ce jour-là par l’un de ces obus. Il avait 24 ans.

**Joseph François Laurent BARRE**. Il était né le 10 août 1898 à L'Épine de feu-François et de Joséphine Jean, cultivateurs à la Combette (ferme qui sera incendiée en juin 1944 par une colonne de l'armée allemande). Il était l'oncle de Mme Marcou et de Mme Vignole. Incorporé le 1er mai, au 22ème RIA mais hospitalisé à Briançon jusqu‘en août 17, il est affecté en janvier 1918 au 99ème Régiment d'Infanterie, il est, "*tué à l'ennemi, près du château d'Aubilly (Marne) le* ***30 mai*** *1918 à 15 heures selon la déclaration de témoins*". Selon sa fiche, *« L’avis officiel de son décès fut communiqué à sa mère le 10 juillet ».* Il avait **19 ans.** Le 27 mai, avait débuté la grande offensive allemande sur l’Aisne, près du Chemin de Dames, et de Craonne, sur les lieux mêmes où, en 1915, s’étaient brisées les vaines et sanglantes offensives Nivelle pour percer le front. Le contrôle des coteaux qui dominent la vallée de l’Aisne est à nouveau l’enjeu des combats. Selon le communiqué de l’État Major : *« Après de brefs bombardements d’obus toxiques jusqu’à 40 km en arrière de nos lignes, l’armée du Kronprinz a lancé une offensive sur 40 km. La bataille a fait rage les 28, 29 et 30 mai »*. Les Allemands avanceront jusqu’à l’Oise et bombarderont Paris ; les alliés se repliant sur la Marne et l’Ourcq. Le 9 juin, la deuxième bataille de la Marne allait commencer.

**Léopold Elie Joseph LIAUTIER** était né le 12 octobre 1889, plus jeune fils de Joseph et de Madeleine Reynaud, qui habitaient le village. Cultivateur et cordonnier, il était l'oncle de Gaby Beynet et de ses sœurs et le grand-oncle de Mireille Germain et de Jean-Pierre Larida. Il est incorporé d’octobre 11 à septembre 13, et rappelé en août 14, alors qu’il habite à Marseille, au 297ème Régiment d'Infanterie et il est caporal dans une compagnie de Tirailleurs. Dans une carte-lettre du 16 mai 15 à ses parents, après un séjour en premières lignes, il écrit *« Je vais bien et je n’ai rien eu encore cette fois-là* ». Évacué malade le 16 décembre 16, il séjourne dans un hôpital à St Gildas en Bretagne, puis il est *« de retour aux armées* ». Il reçoit une citation d’ *« excellent chef de pièce, qui a assuré personnellement avec une équipe des plus réduites le service dans des conditions les plus périlleuses, le 22 juin 1917».* Mais, gazé, il est à nouveau hospitalisé, avant de repartir pour le front, le 26 août 18. Un mois plus tard, il est "*tué à l'ennemi le* ***20 septembre 1918*** *à 13 h. à Campagne, dans l'Oise, près de Noyon, selon la déclaration de témoins brancardiers*». Ce jour là, sur ce front à l’est de St Quentin, les armées franco-anglaises lancèrent une vaste offensive au cours de laquelle la ligne Hindenbourg de défense sera enfoncée et qui marquera le recul des troupes allemandes se repliant sur les côtes de Meuse et dans l’Argonne. Tandis qu’une division australienne enlève Bapaume, l’armée de Mangin franchit le canal du Nord à Campagne, lieu où L. Léautier trouvera la mort. Il était âgé de **28 ans.** Il recevra la Croix de guerre, étoile de bronze, à titre posthume**.**[[9]](#footnote-9)

**Gabriel Désiré** **MOURRE** est né le 16 octobre 1885 à Montmaurin, de François et de Marie Chauvet qui habitèrent au hameau de La Péguière. Marié à Julie Delaup, de Montmorin, il est rappelé le 2 août 14, affecté au 157ème RIA et combat dans les Vosges où il est blessé le 27 juillet au Linge. Passé au 416ème régiment d’infanterie, il a été tué le **26 septembre 18**. à St Hilaire-St-Souplet (Marne), une localité de la vallée de la Suippe à l’est de Reims. Ce 26 septembre à l’aube, une vaste contre-offensive générale franco-américaine connue sous le nom de « nouvelle bataille de Champagne » fut lancée pour enfoncer la ligne de défense allemande. *« Au cours de la matinée, la 4*ème *armée de Gouraud enfonce, sur un front de 25 km de large, les positions allemandes sur 5 km en profondeur entre la Suippe et l’Argonne… et de nombreux villages organisés en points d’appui, sont dépassés d’un seul bond »* (L’Illustration).

**Jean Louis** **Joachim** **CHAUVET** est né le 12 décembre 1894 à L’Épine, d’Eugène et de Lucie Denizot. Sa famille alla s'installer à La Garenne, à La Bâtie Montsaléon où il est cultivateur. Affecté au 157ème RIA à Gap, arrivé au corps le 3 septembre 14, il participe aux combats jusqu’au 5 mai 16, où il est évacué et réformé pour péritonite bacillaire par la Commission de réforme de Gap. Renvoyé dans ses foyers à la Bâtie-Montsaléon, il y meurt **le 5 août** âgé de 24 ans.

**Désiré** **DEVILLE** est néle 28 novembre 1896 à Ribiers dans une famille qui compta de nombreux instituteurs et institutrices et avait des liens de parenté avec la famille Rabasse. Diplômé de l'École Polytechnique, il est le frère des trois sœurs Deville, qui habitaient la maison de Roland Guillot. Sous-lieutenant au 138ème Régiment d'Artillerie, il mourut à l'âge de **22 ans** le **7 octobre 1918**, soit un mois avant l'armistice, à l'Ambulance de Villiers-Daucourt dans l'Argonne, *« des suites d’une maladie contractée aux armées* ». Il fut l’un des rares morts à la guerre, avec Louis Chauvet, dont le corps fut ramené et inhumé dans le cimetière communal. L'une de ses sœurs avait épousé l’instituteur champsaurin Jean Matheron, adjudant au 297ème Régiment d'infanterie, tué en juin 16 à Verdun. Sa veuve en mourut, dit-on, de chagrin, laissant un jeune fils, Jean-Marie qui, devenu médecin militaire, sera tué en 1940, à faible distance du lieu où mourut son père en 1916 et dont le nom figure sur le monument du Portail.

**Dates, lieux et circonstances de leur mort**

On enregistre à L’Épine cinq décès en 14, neuf en 1915, quatre en 1916, trois en 1917 et six en 1918. Les causes leur décès sont les suivantes :

* Douze furent *« tués net à l’ennemi* » au cours de combats lors d’attaques ou de bombardements, *« frappés par un obus » ou « tués net par éclat d’obus »*. Le constat de la mort est alors *« rapporté par un témoin* ».
* Six décédèrent dans des ambulances ou hôpitaux du front, des suites de graves blessures, selon le témoignage des brancardiers, infirmiers des Ambulances ou médecins des hôpitaux de campagnes.
* Cinq disparurent, ensevelis ou déchiquetés par des obus. Leur décès ne pouvant être constaté, ce fut une décision du Tribunal civil de Gap, qui, après la guerre, dut le confirmer. Cette disparition, qui se traduisait par l’absence de nouvelles, pouvait, auprès des proches, maintenir l’espoir d’avoir été fait prisonnier, avec l’attente d’une lettre officielle de confirmation. On imagine l’angoisse dans laquelle vivaient alors les familles, avec un espoir souvent insensé qui s’amenuisait avec les jours. Les lettres qui leur étaient adressées étaient parfois retournées avec une mention du type *« l’intéressé n’a pu être joint du fait des circonstances de la guerre ».*
* et quatre moururent de « *graves maladies contractées aux armées »,* dans des hôpitaux de l’arrière pour trois d’entre eux et chez lui pour le troisième.

Ils ont combattu sur tous les fronts de l’ouest (sauf en Flandres, où le front est tenu par les Anglo-Saxons et les fusiliers marins). Trois sont morts dans l’Artois (Pas-de-Calais), dont deux à Notre-Dame-de-Lorette, quatre sur la Somme et sur l’Aisne (Picardie) ; cinq sur la Marne et l’Oise, (Champagne), quatre dans le secteur de l’Argonne, de la Meuse – dont l’un à Verdun – et de la Meurthe-et-Moselle. Enfin, quatre tombèrent sur la ligne des cols vosgiens d’Alsace. Dans de nombreux cas, les combats mentionnés sont des attaques, contre-attaques ou coups-de-mains, qui ont marqué la vie des tranchées, et dont les communiqués militaires ne faisaient pas toujours état, sinon de façon allusive. D’autres trouvèrent la mort dans des combats s’inscrivant dans de grandes batailles, liées à des offensives (ou contre-offensives) d’envergure et aux pertes énormes, qui ont ponctué cette longue guerre. Il faut toutefois se méfier des écrits qui reprennent les formulations biaisées des communiqués militaires, qui ne reconnaissent jamais les échecs ou utilisent des périphrases pour les dissimuler. Les Journaux de Marche des régiments – disponibles sur internet –permettent de mieux connaitre la réalité des faits et de suivre leur implication dans tous les combats auxquels le régiment a participé et de retrouver en annexe les listes de ceux qui sont tombés au cours de chacune de ces opérations.

On constate sans surprise que 25 étaient des fantassins – les *biffins,* comme ils s’appelaient eux-mêmes par dérision – dont la majorité dans les régiments alpins. On compte en outre un cuirassier et un artilleur. L’infanterie qui a constitué les trois quarts du corps de bataille a encouru la majorité des pertes de la guerre. Enfin, on constate que l’hécatombe frappa les classes d‘âge de moins de 30 ans : sur les 26 hommes tués dont l’âge est précisé, un avait moins de 20 ans, onze de 20 à 25 ans, huit de 25 à 30 ans et sept de 30 ans et plus, les plus âgés ayant 38 ans.

**Chapitre 3.   
Douze autres combattants décédèrent de maladies ou de séquelles  
mais leur nom ne figure pas sur le monument.[[10]](#footnote-10)**

**L**es raisons de l’absence de leur nom sur le Monument aux Morts sont multiples. Certains furent reconnus « morts pour la France » (c’est le cas d’A. Basset et J. Félix), mais leur famille ne résidant plus à L’Épine, leur nom doit figurer sur un autre monument aux morts. D’autres soldats moururent pendant la guerre de maladie *« non contractée aux armées* » ou – cas les plus fréquents – après la guerre, de blessures ou de séquelles (gazage, etc.). Leur nom ne figure pas sur le monument, parce que non reconnu comme *« mort pour la France»,* ce qui fut vécu par les familles comme une injustice.

**Émile Lucien ARNAUD**, né le 22 décembre 1877 à Bruis, de feu Frédéric et de Mélanie Cornillac, cultivateurs à L’Épine. En 1897, il avait été dispensé de service militaire comme *« fils ainé de veuve et soutien de famille »*. En 1914, il est reconnu *« propre au service armé* » et affecté au 133ème RI, puis, en mai 15, au 55ème. Malade en novembre 16, il est au *« dépôt des isolés*» d’où il est évacué». Il décède le **23 juillet 1917** à l’hôpital militaire de Marseille d’une méningite.

**Auguste Henry BASSET**, habitait à L’Épine, selon sa fiche matricule et celle du site *Mémoire des hommes*. Il est né le 11 mars 1887, à La Piarre, de Louis et de Rosette Allier, cultivateurs. Exempté du service militaire en 1909 *« pour bronchite chronique* », il fut néanmoins rappelé et incorporé le 18 février 1915 au 28ème Régiment de Chasseurs. Il fut *« tué à l’ennemi »* le **5 novembre 1916**, à Bois-St-Pierre-Waast, sur la Somme. Selon le communiqué militaire, ce 5 novembre – où l’on célébra la reprise des forts de Douaumont et de Vaux, à Verdun –, *« une offensive franco-anglaise est lancée sur le front de la Somme, depuis Albert jusqu’a Bois-de-St-Pierre-Waast ».* Ce bois constitue l’extrémité d’une ligne-de-faîte et un éperon rocheux « *observatoire d’artillerie indispensable pour nos opérations futures. […] La lutte y a été particulièrement vive et à la tombée de la nuit toute la ligne et ce bois ont été enlevés et 600 prisonniers ont été capturés*». Les Allemands *« ont contrattaqué aussitôt avec de forts effectifs, mais leurs assauts ont été brisés ».* (Selon *L*’*illustration*)

**Auguste Adolphe BÉGOU**, né à la Piarre le 29 avril 1886 d’Auguste et de Mélanie Pascal, est cultivateur à L’Épine. Il est incorporé d’octobre 1907 à septembre 09 au 158ème RI, puis rappelé en août 14 et « *il décède de maladie le* ***22 janvier 15*** *à l’hôpital de Bruyère (Vosges*) ».

**Irénée, Joseph BOURDELLON,** né le 19 septembre 1888 à L’Épine de Joseph et d’Hortense Thenoux, est cultivateur à Ribiers. Incorporé au 157ème RI en octobre 1910, il est réformé en octobre 1911 pour troubles urinaires, mais *« déclaré apte en août 14, bien que soutien de famille* ». Il a été blessé et le 20 Juillet 17 il est évacué pour maladie et il décède le **1er avril 18**.

**Victor Fréderic DELAUP,** né le 9 avril 1878, était maréchal-ferrant à Chateauneuf-du-Pape puis à La Remise – grand-père de Gilbert Richand – et dont l’épouse tenait le café. En 1917, le Conseil municipal, délibérant des conséquences de son absence et *« au vu de l’état de délabrement du matériel agricole »* demande au Préfet qu’il soit *« mis en sursis d’appel* » au titre de son métier de maréchal-ferrant, puis que ce sursis soit prolongé dans le cadre de la Réserve. Il avait été gazé et il décéda de difficultés respiratoires le **31 janvier 1920**.

**Joseph Auguste FÉLIX**, né le 17 juin 1893 à Montmorin, de feu Joseph et d’Hortense Meynaud, était cultivateur à L’Épine, selon la liste des mobilisables et selon sa fiche matricule. Incorporé en novembre 13 dans le 157ème RI, puis dans le 97ème RI, il fut *« tué à l‘ennemi* ***le 4 octobre 1915*** *à Cupaly (Marne) ».*

**Sylvain Joseph MARROU**, né le 7 septembre 1872 à L’Épine d’Adrien et de Marie Brun, domiciliés à Serres. Il est cultivateur. Incorporé de novembre 94 à septembre 95, il habite ensuite près de Montélimar. Rappelé en août 14, il est affecté au 99ème RI. Il décède d’une cause inconnue, le **28 février 1915** à l’hôpital temporaire d’Amiens.

**Clotaire Charles MARROU**, né le 12 décembre 1888 et frère du précédent. Incorporé d’octobre 1909 à août 11, il est rappelé en août 14 au 159ème RI. *« Il décède le* ***18 juin 1915*** *de blessures de guerre à l’ambulance de Gauchieu-le-Gal ».*

**Gustave Gabriel Meynaud**, né le 26 juin 1886, charron, dont le frère cadet Émile a été tué au début de la guerre, est affecté au 157ème puis au 97ème RI. Blessé le 27 juillet 1915 au genou, à l’orteil gauche et à la fontanelle, il est amputé de la jambe gauche et décoré de la médaille militaire et de la Croix de guerre avec palme. Il mourut le **22 février 1919** de la grippe espagnole, qui frappa de nombreux soldats affaiblis.

**François Joseph REYNAUD**, né le 19 décembre 98 de François et de Marie Serres, qui était *« mécanicien conducteur d’autos ».* Incorporé en avril 17, il est réformé temporaire pour pleurésie en 1918 et en 19, il fut *« pensionné temporaire à 30%, pour séquelle de pleurésie* ». Il décède de cette maladie à L’Épine le 26 juillet 20.

**François Émile ROMAN**, né le 19 octobre 1888 à L’Épine de Désiré et Marie Meynaud, habite Serres où il est cultivateur. Incorporé d’octobre 09 à août 11 au 159ème puis au 157ème RI, il est rappelé le 15 août 14, et évacué pour maladie en mars 16. Parti dans l’armée d’Orient le 4 janvier 17, il est rapatrié en septembre 18 et *« repart en renfort le 19 octobre 18* ». Il doit être amputé de la cuisse droite *« suite d’arthrite tuberculeuse, sclérose de sommets et séquelles de pleurésie ».* Il recevra une pension d’invalidité de 55%, puis de 90% et il décédera de ces séquelles à Lagrand, le **8 avril 1929**.

**Joseph Frédéric, dit Martin SERRES,** né le 12 mars 1880 de Jean Antoine et de Joséphine Roustan, cultivateur au hameau de l’Église. Il était le grand-père de Roger Serres. Incorporé du 16 novembre 1901 au 18 septembre 1904, il est rappelé en août 14 au 11ème régiment d’artillerie à pied puis dans des régiments d’infanterie et en mars 18 dans le 11ème régiment d’artillerie lourde. Il combattit pendant toute la durée de la guerre. Selon Roger Serres, il avait été gazé et il en mourut prématurément. Sa veuve vendit la propriété et s’installa avec ses enfants à St Pantaléon-les-Vignes.

On mentionnera aussi **Pierre François EYSSERIC,** dont le nom figure sur le monument-aux-morts, mais pas au titre de cette guerre à laquelle il avait cependant participé. Né le 4 octobre 1896 à L’Épine, de Joachim et de Louise Roman, il était un oncle de Mme Mathieu, née Blondel. Son frère ainé fut tué en 1914 et un autre frère fut fait prisonnier. Incorporé en août 16, il est affecté en mai 17 au 43ème Régiment d’infanterie coloniale. Après avoir été démobilisé en septembre 19, il se réengage en 1920 pour encadrer un bataillon de mitrailleurs coloniaux qui s’embarque pour le Levant. Évacué sanitaire sur Beyrouth, il y décède d’une tuberculose générale en **juillet 1926**.

**Chapitre 4.  
Ceux qui revinrent meurtris mutilés, blessés, ou gazés.**

**Les mutilés…**

Outre **Gustave Meynaud et François Roman,** citésci-dessus, on mentionnera :

**André François Aubéric** (appelé **François)**, né 17 avril 1893 – dont les deux frères aînés sont morts en 1916 – fut grièvement blessé et amputé d’un bras**.** Facteur des postes, il habitait au Portail. Il fut conseiller municipal et le responsable actif du Groupe local de l’AMAC, Association départementale des Mutilés et Anciens Combattants (et veuves de guerre).[[11]](#footnote-11) *Fiche matricule non retrouvée.*

**Joseph Cornillac,** né le 18 septembre 1885 à la ferme de Ratière, oncle de Bob Wilwertz – dont le jeune frère Henry fut tué en 16 – était cultivateur à Cairanne. Il fut affecté au 5ème puis au 107ème régiment d’artillerie lourde. Blessé à la jambe et au pied droit lors d’un accident de chemin-de-fer le 14 février 1917 à Ruey (Aube), il fut amputé d’une jambe. Le registre matricule mentionne : « *Brave cantonnier qui a été blessé en accomplissant son devoir ».* Il était titulaire de la médaille militaire et de la croix de guerre avec palme. Il revint exploiter la ferme familiale.

**Louis Reynaud,** qui habitait la maison de l’Abbé Pascal, père de Simone Reynaud, de Serres, fut aussi amputé de la jambe. Il devint employé de banque à Marseille mais revint vivre à L’Épine pour des raisons médicales. ***F****iche introuvable.*

**et blessés…..**

**Marcel ALLIER,** né au Savel, était le grand père de Jeannot et de Claude. Il devait appartenir au 159ème  RI car il fut envoyé en Orient en 1917. Il en fut rapatrié sanitaire au cours d’un long voyagé et hospitalisé à Marseille. Blessé et gazé, il souffrit toute sa vie de ses séquelles. ***F****iche introuvable.*

**Joseph Louis Arnaud,** né 30 novembre 1880 à la ferme de la Grangeonne, de Ferdinand et de Joséphine Vial, père de Marie Aubéric et de Louise Lombard. Cultivateur, il est incorporé en novembre 1901, comme Chasseur de 2ème classe. Rappelé le 4 août 14 au 157ème RI, il est blessé le 23 mai 1915 par balle et par éclat d’obus, au cours de la bataille de Metzeral où il aura *« la main droite atrophiée et une gêne des fonctions manuelles, ainsi que des cicatrices dorsales ».* Il recevra une pension d’invalidité de 20% en 1923.

**François Blanc,** né le 4 décembre 1884, de Marie Blanc et grand-père de Jackie Gayard. En 1904, il est dispensé de service comme soutien de famille et incorporé d’octobre 1905 à septembre 1906. En 1910, il habite Cairanne. Il est rappelé en août 14 au 157ème RI. Le 5 mai 15, au cours de la bataille de Metzeral, sur le front des Vosges, il est blessé par une balle qui lui brise l’omoplate gauche. Il en conservera *« une large cicatrice adhérente, une diminution de la respiration, une raideur musculaire et des mouvements volontaires n’arrivant pas à l’horizontalité* ». , Il est, à partir de janvier 16, employé à la poudrerie de Saint-Fons et sera réformé officiellement le 10 août 16. Après la guerre, il obtient un emploi de facteur à la Poste de L’Épine ; il cultivera ses terres avec son fils Charles – dit « Lolo » – et il prendra en location le café de la Poste. Il fut aussi secrétaire de la section locale des anciens combattants (AMAC). Il décèdera d’insuffisances respiratoires en 1947.

**Ferdinand Alexandre Marius Chauvet,** né le 14 août 1894 de François et de Léoncie Mourenas, a été incorporé le 3 septembre 14, est affecté aux 157ème, 210ème, 226ème et 159ème Régiment d’infanterie. Il a combattu dans l’armée d’Orient à Salonique, d’où il a été évacué, blessé pour *« pieds gelés et intoxiqué par gaz »* et démobilisé le 5 septembre 19. Il était le frère de Bertin et de Louis François Irénée, décédé au champ d’honneur en 1915, oncle de René Chauvet et de Louisette Armand;.

**Vincent Joseph Désiré CLIER**, né le 19 juillet 1885, de Joseph et de feue Mélanie Nisme. Cantonnier à L’Épine, il est le père de Lucien, Marcel et Marie-Louise. Affecté au 157ème RI, il fut blessé le 29 octobre 14 au Quesnoy (Somme), avec *« plaie séton* d’*éclats d’obus au pied gauche, au coté droit et à l’épaule, fracture du calcanéum, séton du dos* ». Il est affecté au service auxiliaire de sections d’infirmerie à l’hôpital chirurgical de Modane, puis en août 18 *« il est détaché à la Maison Roustan à L’Épine ».* On lui attribua une pension d’invalidé temporaire de 10%.

**Gabriel Etienne Denizot**, né le 9 novembre 1876, de Pierre et de Marie Arnaud, cultivateurs, qui habitaient la ferme située derrière la chapelle St Sébastien. Il est aussi employé municipal. Le Conseil municipal décidera *« du maintien de son traitement de 20 Frs par mois »,* en tant que *« secrétaire de mairie et seul agent municipal mobilisé, pendant toute la durée de sa présence aux armées* ». Affecté au 14ème escadron du train, il fut blessé le 24 mars 17 à Hem près de Saint-Quentin, au poignet de la main droite et au thorax *« et ne pouvait plus faire de travaux pénibles* ». Il reçut une pension temporaire de 10%. Il fut maire de la commune dans les années 20.

**Marius Charles FORTUNE,** né le 24 septembre 1897 de Pierre et d’Émilie Roustan cultivateur, fut incorporé le 7 janvier 1916 au 112ème RI, puis au 15ème régiment de Tirailleurs. Il fut blessé au thorax le 23 mars 1918 et une invalidé de 10% pour asthénie, lui fut reconnue. Il a été cité à l’ordre du régiment et à l’ordre de la brigade pour *« avoir rempli avec courage, parfois sous le feu des mitrailleuses, les fonctions d’agent de liaison du bataillon* » et il fut décoré de la Croix de guerre, étoile de bronze.

**Marius Adrien MARROU,** né le 17 novembre 1886 à L’Épine, d’Adrien et de Marie Brun, dont les deux frères sont décédés au cours de la guerre (voir Chap 3), est cultivateur à Serres. Il est incorporé d’octobre 1907 à septembre 09, puis en août 14 – il habite alors Cairanne – il est rappelé au 157ème RI. Il est blessé le 6 octobre 15 en Champagne de *« plaies à la main droite et de contusions à la tête…* *en se portant à l’assaut des lignes ennemies »,*  selon la citation à l’ordre du régiment qui le qualifie *« de soldat courageux et dévoué* ». Hospitalisé jusqu’en février 16, il rejoint son régiment, et il est à nouveau blessé le 31 mars 16 *« aux bras et de contusion de la région mastoïdienne »* et ré-hospitalisé un mois. Il reprendra le combat jusqu’à la fin de la guerre et le 28 mars 18, selon une seconde citation, *« il s’est fait remarquer par son entrain, se portant résolument en avant pour enrayer la progression de l’ennemi malgré une vive fusillade* ». Il recevra la médaille militaire.

**François Amédée Meynaud**, né le 30 septembre 1883, d’Hyppolite et de Marie Blanc, charron à la Remise et dont le frère aîné a été tué en 14. Incorporé de novembre 1904 à juillet 1907, il est rappelé en août 14 et affecté au 157ème RI. Il est blessé au pied gauche par éclat d’obus, près d’Ypres (Belgique), le 22 septembre 1914. Il est évacué sur l’hôpital de Montargis puis sur celui de Gap jusqu’en avril 15 et « *déclaré inapte à faire campagne* ». Mais le 24 août 16, il «*part en renfort au 359ème régiment d’infanterie*» jusqu’à la fin de la guerre. Sur le registre matricule, il est qualifié de « *soldat tout de dévouement et de bravoure ; le 22 juin 1917 est resté durant une heure sur le parapet d’une tranchée contre-attaquée, passant des grenades à son officier et combattant à ces cotés* ». Il fut décoré de la Croix de guerre.

**Maurice Joseph MOURRE,** né 20 septembre 1898 à L’Épine, de Marius et de Joséphine Aubéric, cultivateur. Incorporé au 157 RIA en mai 17, il est *« intoxiqué au gaz le 27 octobre 18*  et *évacué* » mais il est réintégré en mars 19 et démobilisé en juin 20. En août 1939, père de trois enfants, il sera rappelé mais réformé en août 40, pour *« hématuries intermittentes, traces d’albumine et état général médiocre ».*

**Joseph Désiré MOURENAS,** né le 13 octobre 1877, d’Alexandre et de Marie Philomène Basset. Rappelé le 2 août 14 au 209ème RIA, puis au 234ème en juin 16 et ensuite au 73ème RI en octobre 17, il reçoit la citation suivante le 7 février 18 : *« Bon soldat ayant toujours eu une belle conduite au feu ; blessé trois fois dans l’accomplissement de son devoir ; dont le 7 mars 16 au Fort de Douaumont, par EO[[12]](#footnote-12), plaie pénétrante région lombaire droite et le 14 juillet 17 au Chemin-des-Dames près de Cerny. Invalide à 30%, il a des cicatrices aux fesses et au bras droit et un séton à l’avant-bras gauche ».*

**Louis Alexandre Richaud**, né à Sigottier le 18 juin 1892, de Siffroy et de Rosette Marin de Sigottier, marié à L’Épine, cultivateur, fut affecté au 159ème régiment d’infanterie. Blessé à la poitrine le 14 août à St Laurent Blangy, près d’Arras (pas de Calais), il est hospitalisé jusqu’en octobre 15, puis il rejoint son régiment. A nouveau blessé par balle au bras gauche, le 5 Juin 17, au Chemin-des-Dames, il fait l’objet d’une citation : *« a dégagé à trois reprises plusieurs de ses camarades ensevelis par des obus de gros calibre*». Il est soigné jusqu’en fin juillet et combattra jusqu’à la fin de la guerre. Une seconde citation le décrit comme « *excellent soldat courageux et dévoué, a participé à tous les combats du 16 au 29 juillet 1918 et s’est une fois de plus fait remarquer par sa ténacité et son sang-froid sous les plus violents bombardements.* » Il a reçu la Croix de guerre, étoile de bronze.

**Antoine François RIPPERT,** né le 11 janvier à L’Épine, de Marius et de feue Zoé Richaud, il est chauffeur d‘autos. Incorporé le 7 janvier 1916 au 29ème RI, il a été cité à l’ordre du régiment le 30 décembre 17, car *« déjà volontaire pour exécuter un coup de main le 20 avril 17, il s’est encore offert pour l’opération du 10 décembre 17 et y a fait preuve de beaucoup d’énergie ».* Il est *« évacué blessé le 12 octobre 1918 », et* sera démobilisé le 29 septembre 19.

**Désiré Auguste Roman**, né le 4 novembre 1886, de Désiré et de feue Joséphine Meynaud, cultivateur à L’Épine, puis fermier à Saléon, il est marié et père de deux enfants. Incorporé d’octobre 1907 à septembre 09, il est rappelé en août 14 au 159ème RI. Blessé à la cuisse droite par des éclats d’obus le 16 décembre 1915 à Nieuport (Belgique**)**, il est hospitalisé jusqu’en mai 16. Il rejoint ensuite son bataillon qui, le 8 janvier, va combattre avec l’Armée d’Orient jusqu’au 8 juillet 18.

**Victor Romieu,** né le 25 novembre 1885, de Victor et de Léa Razaud, aubergistes. Il était conducteur de la diligence et courrier entre Sisteron et Gap. Affecté au 159ème régiment d’artillerie puis au 377ème RI. Le 5 mai 1915 à Sillakervasen (Haut-Rhin), lors des combats du Vieil-Armand, il reçut des éclats d’obus dans le dos. Après plusieurs mois d’hospitalisation à Pontarlier, il est affecté à des services auxiliaires *« pour faiblesse générale, perte substantielle de fesse droite et cicatrices douloureuses* », à l’usine d’armement à Saint-Fons, puis à la Poudrerie nationale d’Angoulême. Perclus toute sa vie de rhumatismes et diminué par ses blessures, il reviendra à L’Épine où, agriculteur, il mourra en 1940.

**Désiré Joachim Serres**, né le 20 avril 1884, journalier. Canonnier servant dans l’artillerie lourde (11ème, 48ème, 121ème). Il fut blessé à l’épaule gauche par des éclats d’obus.

**Aimé Ferdinand TROPHÈME**, né le 28 avril 87 à Montmorin, de François et de Thérèse Joubert domiciliés à L’Épine. Soutien de famille, il n’est incorporé qu’en octobre 1910. Inspecteur de la Sécurité, il est rappelé en août 14 et affecté au 157ème puis 297ème RI. Il est blessé légèrement le 30 avril 15 à la cote 830 (Vosges) et après un mois d’hospitalisation, il retrouve son régiment. Le 29 décembre 16, à Thiaumont (Verdun), il est grièvement *« blessé par éclats d’obus avec plaie à l’épaule droite, ce qui gène le port de l’équipement »* mais après une année d’hospitalisation, il est réaffecté à un régiment d’artillerie. Son régiment part en Orient le 10 juin 18. Évacué pour maladie en septembre 18, il est hospitalisé à Salonique, puis à Alger. Après la guerre il sera inspecteur de police à Marseille.

**Joseph Ferdinand Antonni VIAL,** né le 2 mai 1879, cultivateur, fils de feu Joseph et de Marie Richaud et grand-père d’Aimé. Dispensé parce que *« fils ainé de veuve »* lors du conseil de révision, il est incorporé l’année suivante et rappelé en août 14 comme soldat de 2ème classe, au 336ème puis 202ème RI et dans le 2ème Régiment de zouaves. Selon le tableau de ses décorations, *« il a fait toute la campagne du front français (Champagne et Verdun) et d’Orient (Salonique)* ». Le 3 juillet 16, il est blessé de *« contusions multiples »* et, après une hospitalisation, combattra jusqu’en octobre 18, date du retour de son régiment de Salonique à Alger. Il a reçu la Médaille de la Commémoration de la Grande Guerre et la Médaille de la Victoire.

**Chapitre 5.   
huit furent faits prisonniers.**

Les prisonniers vécurent dans des conditions très dures et souffrirent de la faim en Allemagne, en particulier au cours des derniers mois de la guerre.

**Gabriel Aimé Bonfils,** né le 2 octobre 91,de Jean et de Sophie Lombard, domiciliés à l’Épine, était boulanger à Eyguians. Affecté au 97ème puis au 30ème régiment d’infanterie, il est porté disparu le 25 avril 1918 au Mont Kemmel (Belgique). En réalité, il était prisonnier au camp de Briey, en Lorraine) d’où il s’évade le 13 novembre 1918, soit deux jours après l’armistice, et rapatrié le 20 novembre.

**Joseph Joachim EYSSERIC,** né le 26 janvier 1894, de Joachim et de Louise Roman, cultivateur, dont le frère aîné fut tué en 1914, est incorporé le 7 septembre 14 au 157ème régiment d’infanterie alpine. Il est fait prisonnier à Verdun le 27 mars 1916. Rapatrié le 13 décembre 1918, il est affecté au Chemin-de-fer de campagne auprès de la compagnie PLM à Veynes en qualité d’homme d’équipe.

**Léopold Marius Marrou**, né le 8 juillet 1892, fut affecté au 159ème puis 157ème RI, fut fait prisonnier dès le 1er septembre 1914 au col de la Chipotte, dans le massif des Vosges, et interné à Münsingen, près d’Hanovre, pendant toute la durée de la guerre.

**Fernand** **MICHEL**, né le 1er octobre 1889, est le fils de l’instituteur et de Philomène Richaud. En 1914, il habite à Paris où il est Receveur de l’enregistrement. Affecté au 14ème Régiment de Chasseurs à pied, il est blessé et fait prisonnier le 15 juillet 1916 et en captivité au camp de Cassel. Il sera libéré le 12 juillet 1917 en raison de son très mauvais état de santé. En décembre 16, son père écrit à l’un de ses anciens élèves : *« Notre pauvre Fernand, reparti pour le front, nous adresse un mot. « De passage à Bourg, allons direction ... Courage et confiance ». Puis plus rien. Cette incertitude a duré 50 jours. Depuis le 14 octobre, nous sommes fixés sur son sort mais aucune de mes nombreuses correspondances ne lui est encore parvenue. Il en souffre plus que de sa captivité, plus que de ses blessures. A cette heure, il va mieux ; ses lettres nous arrivent régulièrement et je crois qu’on peut escompter une guérison complète et assez prochaine. Le bras et la main gauche sont assez mutilés (4 éclats d’obus), deux doigts sectionnés… ».*

**Ernest Clovis REYBERT**, né à L’Épine, le 7 octobre 1895 de François et d’Angèle Clavel, est employé de commerce. Son frère Élie décéda en septembre 17. La famille habitait la Poterie. Incorporé le 15 décembre 1914, il a combattu dans le 157ème RI. Il *« disparait le 31 mars 16 devant Danloup (Meuse) ».* Il a été fait prisonnier au fort de Vaux à Verdun le 31 mars 16 et interné au camp d’Henberg, d’où il sera rapatrié le 11 décembre 18.Une invalidité de 10 % lui sera reconnue pour troubles digestifs contactés lors de sa captivité.

**Jean Antoine Reynaud** né le 30 juin1893 à L’Épine, de Louis et de Joséphine Chabal, habitait à Serres. Incorporé le 5 août 14 au 159ème RI, il est blessé d’éclats d’obus à la jambe gauche et fait prisonnier le 19 août 14 à Wittersdorf, près d’Altkirch, dans le Haut Rhin. II vivra toute la guerre en captivité dans les camps de Thurburg puis de Limburg d’ou il sera rapatrié, le 22 novembre 1918. En 1919, il sera *« classé affecté spécial au titre du PLM à Marseille* ».

**Augustin Richard** né en 1890 à la Piarre, père de Mado, Edmée et Jeannette et grand-père de Roland Guillot. Incorporé d’octobre 1911 à septembre 12, il est rappelé le 2 août 14 au 28ème régiment de chasseurs. Le 18 août 14 il est blessé à la jambe (une plaie en séton) et au bras droits et hospitalisé. L’hôpital ayant été pris et occupé par les Allemands, il est fait prisonnier le 21 août et vivra en captivité du 21 août 14 au 1e août 18, dans les camps d’Ulm, puis de Münsingen en Bade-Wurtemberg. Il refusa obstinément la proposition du médecin allemand du camp qui voulait l’amputer de la jambe. Il avait gardé de sa dure captivité le souvenir de la faim. Comme il refusait parfois de travailler, il fut sévèrement sanctionné et enfermé dans un réduit sans nourriture. Il fut ensuite affecté à une ferme, et en avait conservé de meilleurs souvenirs. Il fut libéré et rapatrié trois mois avant l’armistice, probablement pour des raisons médicales. Les éclats d’obus restant dans la jambe droite provoquèrent toute sa vie une gêne de la marche et il perçut une pension d’invalidité.

**Sylvain Sarrazin**, maçon, père de Sylvie Richaud, grand-père de Marie-Christine, Régine et Régis, est né le 8 mai 1895, à Ribeyret, de Jean et Noémie Brunel. Incorporé en Août 16, il est mobilisé le 16 janvier 17 au 55e RI puis au 317e RI. Il est fait prisonnier aux Vaudières (Clamanges) dans la Marne, le 15 juillet 1918 probablement lors de l’offensive allemande, l’une des dernières, en Champagne. Il est interné à Giessen (Land de Hesse) et libéré le 11 décembre 18. Rappelé le 30 août 39 au 144e Régiment Régional et affecté au Dépôt d’artillerie jusqu’au 22 févier 1940. Il décède en 1957.

**Chapitre 6.  
Les combattants survivants**[[13]](#footnote-13)

**Antoine Etienne Barniaudy, dit Antonin, n**é le 28 décembre 1874, père de Marie-Louise Rabasse et oncle par alliance de Bob Wilwertz, est menuisier à Laragne, puis au village, Incorporé de novembre 96 à septembres 98, il est rappelé en 1914 et affecté au 112ème puis 140ème Régiment Territorial d’Infanterie. Il combattra pendant toute la durée de la guerre avec deux brefs détachements, en 1917, à la « Maison J. Cairé et Cie » à Pontcharra (Isère), puis en 1918 à l’usine Robert Esnault-Pelleterie à Lyon.

**Gabriel Auguste BARNIAUDY,** né le 18 juin 1879, cultivateur, fils de Sylvain et de Célestine Pascal, fut incorporé en novembre 1900,  soldat de 2ème classe et musicien . « *Rappelé à l’activité* »  le 2 août 14, il combattit pendant les 4 années et demie de la guerre dans le 52ème RI et d’autres RI, puis du génie, sera démobilisé le 30 janvier 1919.

**Émile BARTHELEMY,** né le 6 mars 1896 à Antonaves, d’Adolphe et de Rosa Blanc, cultivateur à L’Épine. Son métier est « garde ». Incorporé en avril 15, au 30ème puis 37ème RI, où il reçoit la Croix de guerre avec étoile de bronze pour, «*au cours d’un coup de main, s’être élancé sur un sentier violement battu par les feux de l’ennemi et avoir été volontaire pour toutes les patrouilles ».* Après une hospitalisation à Gap, il est transféré à un bataillon du 157ème régiment d’infanterie qui est envoyé en renfort auprès de l’armée d’Orient. Il est rapatrié de Salonique le 2 septembre 18 et affecté au chemin-de-fer-de-campagne auprès du PLM à Sisteron où il travaillera sa vie durant.

**Auguste Joseph Beynet**, né le 18 septembre 1874, de feu Joseph et de Thérèse Rouit, est agriculteur; avec son épouse Julie née Léautier, ils sont épiciers au village et ils ont 5 enfants, dont Gaby. Incorporé de novembre 1895 à septembre 99, il est rappelé en août 14 et affecté au 112ème Régiment d’Infanterie alpine puis en février 1917 à une section d’infirmiers. Il est démobilisé le 24 janvier 19.

**Antoine Zéphirin Bonfils**, né le 8 janvier 1886, fils de Jean Auguste et de Sophie Lombard frère du précédent, maréchal-ferrant à Laragne puis à l’atelier Delaup à La Remise. Incorporé d’octobre 1907 à septembre 09, il est rappelé en août 14 au 14ème Escadron du train, puis en 17, dans le 2ème régiment d’artillerie de montagne. Il sera démobilisé en mars 19.

**Désiré Ulysse BONFILS**, né le 17 avril 1890, frère du précédent est boulanger et habite Veynes. Rappelé le 2 août 14 et caporal, il est affecté à la 14ème section COA des services auxiliaires. Mais en février 15, il est réaffecté au 165ème RI comme fusiller mitrailleur où il a combattu jusqu’en février 16, puis de mars 17 à la fin de la guerre. Le 4 avril 18, il est cité à l’ordre du régiment comme *« fusiller mitrailleur très courageux et très adroit, qui a contribué par les feux très précis de son arme, à repousser l’attaque ennemie de ce jour »*. Il recevra la croix de guerre et la médaille de la victoire. Après la guerre il reprendra son métier de boulanger à Veynes et sera père de 4 enfants.

**Marius Valentin CHAUVET,** né le 26 janvier 1866 à L’Épine, fils d’Eugène et de Lucie Denizot, agriculteurs à la Bâtie-Montsaléon, et dont un frère a été tué en 18 et un autre décédé de maladie en 16, fut incorporé en mai 15 au 55ème régiment d’infanterie et *« renvoyé dans ses foyers* » le 27 mai 1920.

**Antoine François COLLOMB** né le 20 octobre 1893 au Pra Clausis, de Ferdinand et de Flavie Garagnon. Père d’Aimé, il est le grand-père de Gérard, Paul et Éric. En 1913, il est ajourné d’un an et incorporé le 3 septembre 14 au 210ème RI, puis au 157ème RI, avec lequel il combattra dans l’armée d’Orient. A son retour, il est évacué le 1er novembre 1918 pour *« bronchite emphisématique »*  et son dossier médical mentionne qu’il a été *« intoxiqué par les gaz* ».

**Victor Désiré FAURE**, né le 30 août 1875 à L’Épine de Jean Louis et de Thérèse Beynet. Il est garçon de salle à Toulon. Incorporé de novembre 1896 à septembre 98, il est rappelé en août 14, a combattu toute la guerre et il est démobilisé le 23 janvier 19. Il a ensuite habité Marseille.

**Paul Joachim EYSSERIC** né le 15 juin 1879, fils de François et de Madeleine Serres, fut incorporé en novembre 1990 comme soldat de 2ème classe puis caporal et sergent chef-de-section. En 1907 il devient gendarme et il est mobilisé le 2 août 14. Il participe à toute la guerre (probablement dans la gendarmerie) jusqu’à sa démobilisation en octobre 19 et « le retour dans ses foyers en avril 1920 ». Il a reçu la Médaille de la Victoire et la Médaille de la Mémoire Commémorative.

**Louis Jouve**, de La Villette, né à Sigottier, épouse Mourenas, grand-père de Christian*.(fiche non retrouvée)*

**Ernest Elie Liautier,** né le 24 novembre 1872, fils ainé de Joseph et d’Eugénie Reynaud et dont le jeune frère Léopold, tué en 1918 ; il est cordonnier à L’Épine, puis à Marseille. Mobilisé de novembre 93 à septembre 96, il est rappelé en août 14 et affecté au 140ème, au 112ème puis au 107ème régiment d’infanterie. Il fera *« la campagne contre l’Allemagne du 10 octobre 14 à novembre 18 »*.

**François Mathieu**, né le 23 juin 1880, fils de Siffroy et de Marie-Sophie Arvé, agriculteurs à La Villette, père de Paul Mathieu. Il est mobilisé au 157è RIA. Dans une lettre l’un des frères Mourenas du Petit Terrus, qui est dans le même bataillon, écrit *« Depuis quelques jours, je vois très souvent Mathieu, de l’Épine, car nos cagnas se trouvent à cinquante mètres l’une de l’autre. Il va bien, il est toujours cuistot, je peux le voir chaque fois que je vais à la corvée de soupe »* [[14]](#footnote-14). Leur bataillon part pour les Balkans, renforcer l’armée d’Orient : il embarque à Toulon sur le navire Canada et arrive le 5 janvier 17 à 16h à Salonique ; il séjourne pendant 18 mois dans les camps de la région du lac Prespa puis en Albanie, avant un retour en Grèce, via la Serbie et la Bulgarie, participant à de durs combats. Intempéries, froid et épidémies ainsi que des services sanitaires déficients, feront davantage de victimes que les ennemis. Il en sera rapatrié le 26 juin 18. Marié avec Anaïs Basset, il est décédé le 20 octobre 1946.

**Etienne Joachim MARROU**, né le 2 septembre 1881, fils d’Adrien et de Marie Rose Brun, domiciliés à L’Épine, il est cultivateur mais, à partir de 1904, il habite à Champagne près de Belley (Ain). Il a été incorporé du 16 novembre 1902 au 23 septembre 1905 comme dragon de 2ème classe au 4ème Régiment de corps à Valence. Rappelé le 4 août 14, il rejoint le 4ème régiment d’artillerie puis passe en avril 17 au 47ème. Il a *« fait la campagne contre l’Allemagne dans une unité combattante du 4 août 14 au 11 novembre 18 »* et il sera démobilisé le 1er mars 1919.

**Frédéric François MARROU,** né le 1er novembre 1877, de Frédéric et de Mélanie Blanc, cultivateurs. Rappelé aux armées le 2 août 14 et affecté au 112ème, puis passé au 201ème, au 35ème RI et enfin au 1er Régiment du génie jusqu’en juin 18. Le 3 octobre 18, il est *« détaché comme agriculteur et aussi parce que père de cinq enfants ».*

**Paul Sylvain Michel,** fils de l’instituteur, né le 6 juillet 1892, est étudiant lorsqu’il est mobilisé en 14. *Fiche introuvable.*

**Gustave MOURENAS**, né le 8 septembre 1896, à L’Épine, de Joseph et d’Anne Roustan, est journalier. Incorporé au 28ème bataillon de génie en août 16, il passe au 15ème escadron du train qui rejoint l’armée d’orient en octobre. Il en est rapatrié en juillet 1919 et habitera à Rosans.

**François Antoine Mourenas**, né le 14 juin 1872, cultivateur à L’Épine a été affecté au 140ème, au 112ème, au 158ème puis au 157ème RI.

**Maurice François MOURRE**, né le 4 juin 1896, à L’Épine. Incorporé au 159ème RIA en avril 15 puis au 139ème et au 160ème RI. Il a reçu la Croix de Guerre et celle du combattant. En 1919, il s’engage dans le 1er régiment de marche de la Légion étrangère, est nommé gendarme à pied, puis chef de brigade à Grenoble en 25. En 1944, retraité, habitant Savines, il s’engage dans les FFI, aide au transport d’armes, participe à des attaques du maquis et il a reçu la carte de Combattant Volontaire de la Résistance.

*tant que père de 5 enfants »,* et libéré le 15 novembre 18.

**François Aimé Pugnet,** né le 13 septembre 1872, à L’Épine, fils d’Antoine et de feue Thérèse Bonnet. Lors de la conscription il est versé aux services auxiliaires pour « varicocile volumineux »  Il habite en Algérie et en août 14, il est *« en sursis d’appel au titre agricole* ». En juin 15, à Sétif, il est classé service armé et affecté au 3ème Régiment de zouaves. Pendant l’été 16, il est « en sursis d’appel come spécialiste du battage des grains à St Arnaud (Constantinois) » et il est démobilisé en 1919.

**François Régis Pugnet,** né le 12 janvier 1891, à L’Épine, de Siffroy et de Philippine Pierroy ; il est maréchal-ferrant à Laragne. Incorporé en octobre 1912, il part sur le front le 9 août 14 comme aide-maréchal-ferrant aux armées, au 6ème Régiment d’Artillerie de campagne, puis au 137me Régiment d’Artillerie à pied où il a le grade de brigadier maréchal-ferrant aux armées. Il servira jusqu’en novembre 18, il sera démobilisé le 16 août 19.

**Jules Marius Pugnet**, Bourrelier à L’Épine. Canonnier-conducteur dans l’artillerie lourde (113ème, 121ème et 109ème).

**Désiré Jean François Rabasse,** né le 3 octobre 1891, est l’oncle d’Aimé et de Francis. Il est affecté au service auxiliaire le 12 décembre 1914 puis au 159ème RI le 1er février 1916. En juillet 18, le Conseil municipal demande *« sa mise en sursis pendant les deux mois de la période de battage car il est seul apte à assurer le fonctionnement de l’unique batteuse à moteur, propriété de son père »*. Après la guerre, il sera agriculteur à Saléon.

**Paul Antoine Reybert,** né le 3 février 1889 à L’Épine d’Antoine et de Maria Marin ; il est maréchal-ferrant à Cadenet. Incorporé d’octobre 10 à septembre 12, il est rappelé an août 14 au 2ème régiment d’artillerie de campagne. En février 16, il est détaché aux ateliers PLM, puis en novembre 17, il rejoint un régiment du Génie, enfin en septembre 18, il est détaché a comme ajusteur au dépôt du chemin de fer de Veynes.

**François REYBERT**, né le 11 juin 1895, de François et Angèle Clavel, était négociant en primeurs. Rappelé, il est réformé temporaire pour *« bronchite et faiblesse générale* » en 14 et en 15, il est *« reconnu propre au service auxiliaire »* le 2 juin 16, dans une usine d’explosifs de Pont-de-Claix, puis « au service armé » au 2ème Régiment d’artillerie de campagne en 18. Il est démobilisé en avril 1919. Après la guerre, il sera employé de commerce puis négociant à Gap.

**Fortuné Ernest RICHAUD,** né le 30 août 1875 de Cyprien et Marie Arnaud, cultivateur, a été incorporé de novembre 1897 à septembre 99. Rappelé en août 14, il est affect au ? et sera libéré le 26 janvier 19. Il habitera ensuite à Avignon.

**Louis RICHAUD** né le 18 juin1891 à Sigottier, de Siffroy et de feue Rosette Marin, il habite L’Épine. Affecté en août 14 au 159ème RIA, puis au 65ème et ensuite au 43èm RI, il sera démobilisé le 13 août 19. Il habitera ensuite à Sigottier, puis à Marseille.

**François Émile Roman,** né le 19 octobre 1888, cultivateur à L’Épine a été affecté au 159ème puis au 157ème RI.

**Désiré Romieu**, né le 13 mai 1882, fils de Victor et de Léa Razaud, aubergistes au village, avait été incorporé en novembre 1903 et *« renvoyé chez lui en décembre 1905 parce que soutien de famille* ». En 1914, il est agent de police à Cannes, marié et père d’une fillette. Réserviste il rejoint le 157ème régiment d’infanterie, le 15 septembre 14 et combattra sur la Somme jusqu’à l’été 15. Il participe ensuite sur le front de l’Artois à la bataille d’Hébertune, puis à des combats sur la Marne, en Alsace et à Verdun. En août 16, il est affecté à une section d’infirmerie et il est brancardier sur le front et cité « à l’ordre de sa brigade », en décembre 17. En mars 1918, il est *« classé non disponible comme gardien de la paix employé de l’administration des Alpes Maritimes* ». Après la guerre, père de trois enfants, il deviendra commissaire de police à Cannes, où il décédera en 1961[[15]](#footnote-15).

**Louis Romieu**, son jeune frère, né le 5 juillet 1890, charron à Eyguians, fut affecté au 28ème bataillon de chasseurs-à-pied, cantonné à Briançon. En 14, 15 et 16, il prendra part aux combats de Metzeral, Steinback, St Amarin, du Linge et du Viel-Armand sur le front des Vosges ; en 17 en Champagne et au printemps 18 sur la Somme. Il fait l’objet d’une citation à l’ordre de sa division le 23 novembre 1917 *: « Sapeur pionnier très dévoué, travailleur, consciencieux, a, durant une longue période, passée dans les lignes ennemies pour une préparation d’attaque, fourni le maximum d’efforts malgré le bombardement quotidien et les difficultés sans nombre créées par l’eau et la boue. »* Il est ensuite affecté à un service de réparation des roues de canon et des charrois de transport de munitions, d’où il écrit *« être débordé de travail et extenué »* mais confesse *« être ainsi éloigné du front »* et que *« l’exercice de son métier lui aura probablement sauvé la vie plusieurs fois »*. Après la guerre, il sera employé des chemins-de-fer à Vénissieux.

**Charles Paul ROUX,** né le 10 juin 1897, cultivateur à L’Épine fut *« ajourné un an pour faiblesse* » en 1915, puis incorporé le 28 août 16 au 55ème régiment d’infanterie. Il combattit jusqu’à l’armistice et fut démobilisé le 29 septembre 19. Il fut décoré de la croix de guerre. Il habita ensuite à Rosans et à Sigottier. En septembre 39, il fut rappelé jusqu’au 20 févier 40.

**Auguste Trinquier**, né le 23 février 1884 au hameau des Pères, de Casimir et de Marie Gauthier, marié à Vaucluse. Incorporée d’octobre 1905 à septembre 1907, il est affecté en aout 14 , au 6ème puis 17ème Régiment d’artillerie de campagne de Valence. Il combat pendant toute la guerre et sera évacué malade, le 6 novembre 18.

**Chapitre 7.  
Ceux qui furent affectés à des services auxiliaires  
ou « renvoyés dans leurs foyers ».**

Après avoir été rappelés en août 1914 – et, pour la plupart, avoir participé à des actions militaires de durée variable –, certains furent affectés à des services auxiliaires ou réformés, de façon temporaire ou définitive. Les raisons en sont multiples : raisons de santé, de handicap, ou après avoir été blessé et non renvoyé au front ; pour des raisons d’âge, de plus de 40 ans et relevant donc de la Réserve de l’armée territoriale ; pour des raisons familiales, pères de familles nombreuses ou ayant des fils au front ou des fils tués ; pour des raisons professionnelles, parce qu’occupant des métiers jugés très utiles, etc. Nous citons ici leur nom, quand l’information est disponible, afin de rappeler leur contribution, certes inégale, à l’effort de guerre.

**Roger Aimé ADONIS**, né le 30 mars 1886 à Montmaurin, d’Hyppolite et de Victorine Lombard, est épicier à L’Épine et soutien de famille. Incorporé au 157ème RI d’août 1907 à septembre 1909, il est rappelé en août 14 et habite alors à Paris. Il est réformé en juin 15 *« pour varices volumineuses aux deux jambes*». Il est hospitalisé à St Marcellin, puis en convalescence à Grenoble et ensuite « *il est versé dans les services auxiliaires ».* Après la guerre, il habite Grenoble.

**Bénoni Fréderic Arvé,** né à L’Épine le 5 novembre 1872, de feu Philippe et de Marie Rey. Incorporé de novembre 93 à novembre 94 au 140ème I régiment d’infanterie à Gap, il est ensuite employé du chemin de fer à Bône (Algérie). Rappelé en 1914 au 112ème RI et le 25 août 15, âgé de 43 ans, il est détaché aux services auxiliaires d’artillerie de Tournoux et à l’usine La Volta à St Marcel.

**Justin Henry ALLIER,** né le 6 janvier 1877 à L’Épine, de François Allier et de feue Marie Givaudan, cultivateurs. Dés 1899, il habite à Oran ; en 1914 il est réformé *« pour excès de poids et versé dans un service auxiliaire »*. Il décède à Oran le 25 août 1918.

# Louis Joseph Paul AUBÉRIC, né le 3 octobre 1887, boulanger à L’Épine. Il fut affecté à la 14ème section du COA (Commis et d'Ouvriers Militaires d'Administration) puis réformé en 1914 pour « *mal de dos* ».

**Emile Sylvain BARNIAUDY**, né le 25 juillet 1869, de Sylvain et de Célestine Pascal, cultivateur. Incorporé de novembre 1890 à septembre 93, il est rappelé en août 14, mais âgé de 45 ans, *« il est maintenu dans ses foyers comme père de six enfants vivants ».*

**Joseph, Henry BEYNET**, né à L’Épine, le 13 août 1882, fils de feu Joseph et de Thérèse Rouit, chaudronnier à Sisteron. Incorporé en 1903, dans un régiment d’artillerie coloniale, il a fait la campagne de Cochinchine de novembre 1904 à août 1906. Rappelé le 2 août 14, il est *« dispensé pour séjour aux colonies*» et *« détaché aux forges et chantiers de la Seyne-sur-Mer ».* Il est *ré*affecté dans l’armée d’active au 6ème régiment de hussards d’octobre à juillet 17. Il sera démobilisé en mars 19. Après la guerre, il habite Marseille.

**joseph Fréderic BONFILS**, né le 15 juin 1879, fils de Jean Auguste et de Sophie Lombard, est cultivateur. Il fut en 1899, *« dispensé de service comme ainé de 8 enfants »,* mais incorporé de décembre 1900 à septembre 1901. Rappelé au 112ème RI en août 14, il est évacué malade le 5 mai 15 pour bronchite bacillaire et hospitalisé à Gap, puis à l’hôpital auxiliaire de Serres. Réformé il sera affecté à des services auxiliaires.

**Célestin Eugene BONFILS,** né le 1er février 1882, frère des deux précédents, cultivateur, fut *« ajourné pour faiblesse en 1903 et en 1904* ». Rappelé en août 14, il est *« affecté à des services auxiliaires »* (non précisés), puis en août 1915, *« détaché à la maison Roustan, à l’Épine* ».

**Hélie Justin BONFILS,** né le 10 mars 1888, frère du précédent, est boulanger. Incorporé d’octobre 1909 à septembre 11, il est rappelé en août 14 mais est estimé *« inapte à l’infanterie car suite à une fracture des tibia et péroné, il a une flexion limitée et une raideur du pied gauche ».* Il est affecté à plusieurs sections du COA (services auxiliaires), puis au service d’ambulance du 165ème régiment d’infanterie. En décembre 16, il se fracture le pied à la suite d’une chute à Élancourt (Oise), est affecté à des hôpitaux auxiliaires de St Brieuc et de Rennes et réformé en juillet 17. Après la guerre il sera gendarme.

**André Hyppolite BRUN,** né le 4 février 1879, d’André et de Marie Roman, maréchal ferrant, fut réformé en 1899, pour « *surdité prononcée* ». Rappelé en août 14, il est, pour ce même motif, affecté à des services auxiliaires, jusqu’ en août 1918 où « il passe au 157ème RIA » jusqu’à sa démobilisation en février 19.

**Louis Combe**, né le 24 avril 1875, forgeron, a été, dans le cadre de la Réserve, affecté au Centre d’approvisionnement et du matériel automobile à Lyon puis, à partir du 3 août 1917, au 1er groupe d’aviation.

**Victor Auguste Faure**, né le 30 août 1874, fils de Jean Auguste et de feue Rose Tourtet, cultivateurs à L’Épine. Il habite en Tunisie où il est employé au chemin de fer de la ligne Sfax Bone. Mobilisé en août 14, au 4ème régiment de zouaves, il sera affecté à la 10ème section des chemins-de-fer-de-campagne, puis incorporé « travaillant dans les chemins de fer d’Algérie ».

**Louis Marius FORTUNE** né le 3 juillet 1893 de Pierre et d’Émilie Roustan, est cultivateur, au village (maison Couturier). En novembre 13, il est incorporé dans les services auxiliaires et en août 14, *« en sursis d’appel au titre de cultivateur à L’Épine ».* Il est affecté en février 17 dans un escadron du train. En octobre 18, et lors de l’épidémie de grippe espagnole, il est évacué *« comme malade atteint de bronchite grippale »* à l’hôpital militaire de Marseille.

**Lucien** **Hugues,** né le 30 juin 1875, a été, dans le cadre de la Réserve, *« mis en sursis d’appel, au titre de son métier d’entrepreneur de battages à Rosans ».*

**Joseph Joachim HUGUES,** né le 26 juin 1867 à l’Épine fils de Baptiste et de Rose Denizot, est bourrelier. Âgé de 47 ans, il est rappelé le 4 août 14, mais il est réformé le 30 août, « *à la suite d’une entorse tibio-tarsienne gauche* ».

**François Baptiste Hugues**, né le 19 octobre 1889 à l4epine de Jean Baptiste et de Constance Bonnet, était tourneur sur bois à Rosans. Affecté au 11ème puis 140ème régiment d’artillerie, il est exempté pour *« arthrite chronique au genou droit* » et détaché, le 9 novembre 1915, à l’usine Navezan à Jarrie (Isère) qui produit du chlore et du gaz moutarde, puis muté à l’atelier de construction de Bourges. En juillet 18, il est déclaré apte et il rejoint le 1er régiment d’artillerie.

Ca**mille Eugène LIAUTIER**, né le 12 août 1879, fils de Joseph et d’Eugénie Reynaud, cordonnier. En mars 1899, il est *« engagé volontaire pour trois ans* » comme soldat de 2ème classe au 112ème régiment d’infanterie à Gap, où il est rappelé le 2 août 14. En août 1915, il est, pour des raisons médicales, affecté dans des services auxiliaires et il sera démobilisé en février 1919.

**Ferdinand Pierre Marrou**, né le 21 février 1870, à L’Épine, d’Adrien et Marie Rose Brun cultivateur à St Genis a été affecté de novembre 91 à octobre 94 au 7ème puis au 14ème escadron des trains, pendant une campagne d’Algérie. Rappelé en aout 14, il est *« auxiliaire d’artillerie à Lyon jusqu’ en juillet 17 ».*

**Jules François MARROU**, né le 2 août 1874, ajusteur à la Compagnie des chemins-de-fer. A Bône (Algérie) jusqu’au 1er juin 1915, il est ensuite conducteur d’appareils à l’usine de Sfax (Tunisie) avant d’être affecté au 17ème escadron du train le 1er juillet 1917.

**Désiré François MEYNAUD**, né le 7 janvier 1878 de François et Marie Blanc, cultivateur. « *Ajourné en 1900 pour défaut de taille »,* il sera affecté en août 14 dans des services axillaires pendant toute la durée de la guerre et réformé en mars 25 pour «  *paralysie radiale droite* ».

**Eugène Siffroy MOURENAS,** né le 13 septembre 1868, d’Eugène et de Rose Mourre, cultivateur, fut incorporé en novembre 1889 et chasseur de 2ème puis de 1ère classe de mars 91 à septembre 92. Rappelé en août 14, à 46 ans, il est *« réformé et renvoyé dans ses foyers le 4 janvier 15, pour douleurs rhumatismales, lumbago et troubles nerveux* ».

**François Mourenas**, né le 14 juin 1971, réformé pour *« hypertrophie du cœur* ».

**Marius Auguste Mourre**, né le 6 décembre 1893, d’André et de Constance Rippert, à L’Épine où il est agriculteur. Affecté au 159ème RI, il fut « *réformé pour pleurésie purulente ».*

**François Alexandre PASCAL,** né le 10 septembre 1881 à L’Épine de Joseph et de Marie Caroline Arnaud. En 1901, il est étudiant et, lors de son Conseil de révision, il est *« engagé volontaire pour 4 ans »,* où il devient caporal puis sergent en 1904. Il se réengage pour un an en 1905. Il entre ensuite dans la police municipale de Lyon et, rappelé en août 1914, il *obtient « un sursis d’appel à la mobilisation générale au titre de cette police »*, où il semble avoir été affecté pendant toute la durée de la guerre.

**Joseph Emile PUGNET**, né à L’Épine le 7 septembre 1870, fils d’Antoine et de Thérèse Bonnet, cultivateur. Incorporé en 1891, soldat de 1ère classe, il est libéré en septembre 93. Il émigre ensuite en Algérie où il exploite une ferme à La Barbinais. Rappelé en mai 1916, à 47 ans, il est *« détaché aux travaux agricoles de propriétaire exploitant ».*

**François Aimé PUGNET**, né le 13 septembre 1872, frère du précédent, alors âgé de 44 ans sera affecté à de services auxiliaires et *« mis en sursis d’appel au titre agricole* ».

**Joseph Rabasse,** né le 18 novembre 1889**,** agriculteur à Champarmand, père d’Aimé et de Francis, réformé pour *« tuberculose pulmonaire (sommet droit)* ».

**Joseph Richaud**, né le 17 septembre 1882 à L’Épine, est placé dans le cadre de la Réserve, affecté au port de Toulon en qualité d’ouvrier jusqu’au 26 novembre 1914, puis détaché à la poudrerie de Saint-Chamas en 1915 et à celle de Sorgues en 1917.

**Eugène Joseph RICHAUD**, né le 17 septembre 1882 de François et de Marie Collomb, cultivateurs. Affecté au 158ème puis 157ème régiment d’infanterie, il est après le 24 juillet 15, détaché au service auxiliaire de l’atelier de chargement de Vénissieux pour *« brûlure de la cuisse gauche avec atrophie musculaire et invalidité de 10% ».*

**Émile Joseph ROMIEU**, né le 2 novembre 1877, employé du P-L-M à Gap, est maintenu dans son emploi pendant toute la durée de la guerre.

**Victor Louis ROUSSET,** né le 14 novembre 1868 à Nyons, potier et fils de Pierre et d’Olympe Barnier, résidant à L’Épine. Âgé de 47 ans et *« soutien de famille, il n’a pas rejoint la mobilisation générale car employé de minoterie pour le ravitaillement de la population civile de Lyon* ».

**Pierre Joseph ROUSTAN,** né le 22 septembre 1877, de Joseph et d’Adèle Lombard, fut « *versé dans le service auxiliaire, parce que mutilé de l’index droit* », puis « *réformé pour faiblesse définitive* » .

**Jean Auguste ROUSTAN**, né le 3 juin 1866, de feu Antoine et de Madeleine Rabasse était cultivateur. Il a été « libéré du service auxiliaire en 1912 » et âgé en 1914 de 48 ans, semble avoir été maintenu sur sa ferme.

**Joachim SERRES,** né le 16 juillet 1876 de Jean Antoine et de feue Marie Émilienne Bertrand, aîné de 7 enfants, boulanger dans le Vaucluse. Il fut rappelé le 2 août 14, mais affecté à une section du COA (services auxiliaires).

**Charles Ferdinand Maurice Siméon,** né le 15 septembre 1882 à Gap, boulanger, fut affecté à la 14ème section du COA. Réformé en 1914 pour *« imminence de tuberculose* »

**Didier Casimir Trinquier,** né le 20 novembre 1870 de Casimir et Marie Gauthier, cultivateur, a été affecté au 140ème puis au 112ème RI. Rappelé en 14, âge de 44 ans, il est affecté à des services auxiliaires, puis en 17, *« détaché dans ses foyers comme agriculteur ».*

**Ferdinand Joseph TROPHÈME**, né le 7 juin 1876 de Ferdinand et de feue Mélanie Richaud est cordonnier. Avant guerre, *« il a été dispensé des périodes d’exercices comme garde champêtre »*. Rappelé en activité le 1er août 14, il est réformé pour maladie de Ménière (audition défaillante) et mauvaise vue.

**François Jean Antoine TROPHÈME**, né le 23 juillet 82 à l’Épine, d’Antoine et de Mathilde Joubert domiciliés à Montclus, est « rentier » dans cette commune. Ajourné en 1903 pour *« faiblesse générale »,* il est rappelé en août 14 et affecté au 3ème Régiment de Zouaves. En 1915, alors en Algérie, il est versé aux services auxiliaires, pour otite. Mais d’octobre 16 à novembre 18, il est réaffecté au 3ème régiment de Spahis.

**François VIAL,** né le 23 août 80, de Joseph et de Marie-Rose Richaud, a été exempté en 14, puis « arrivé au corps » en mai 17, il est hospitalisé à l’hôpital complémentaire du lycée, à Gap, où il sera réformé.

Au terme de cette longue liste, on mentionnera le cas très particulier de **Joseph Gabriel ARVÉ,** né le 23 novembre 1881 à L’Épine, cultivateur domicilié à Montgardin (la Bâtie-Neuve), fils de feu Philippe et de Marie Rey, domiciliés aussi à Montgardin. Lors du Conseil de révision en 1901, il est déclaré *« bon pour le service »,* mais le 1er juin 1903, *« il est déclaré insoumis*». « *Rayé insoumis* » en août 1908, il est à nouveau *« déclaré insoumis* » en avril 1904 et rappelé en août 14 mais *« il ne rejoint pas son corps de mobilisation ».* Sa fiche matricule ne mentionne ni sanction ni unité militaire d’affectation, au cours des années de guerre.

**Conclusion  
Pertes, souffrances, deuil et mémoire.**

**P**our saisir l’ampleur du nombre des « morts pour la France » et leur répartition géographique, les historiens ont calculé des **taux de pertes** en se référant au « nombre de tués pour 100 habitants en 1911 » (date du dernier recensement). Le taux national est de 2,85 et le taux départemental de 3,94 (au huitième rang national). [[16]](#footnote-16)

Pour L’Épine, ce taux serait de **27/502, soit 5,38**. Il est donc très supérieur aux moyennes nationale et départementale. Il est aussi supérieur à ceux des communes voisines : Serres (3,99), Montclus (4,51), Ribeyret (4,33), Montmorin (4,12), Rosans (3,85). Mais d’autres communes du Buëch furent plus fortement touchées : La Beaume (8,82), Saléon (8,26), Le Bersac (8,11), Savournon (7,16), etc.

Au-delà de ces variations, ces chiffres attestant d’une forte surmortalité, dont la cause principale est bien connue : dans un système de recrutement régional, la majorité des hommes des départements ruraux servirent dans des régiments d’infanterie, qui souffrirent des pertes les plus élevées. Et davantage encore quand ces régiments appartenaient à des unités d’élite bien entraînées, telles que celles des « diables bleus » (Chasseurs alpins), envoyés sur tous les fronts et qui participèrent à d’innombrables combats meurtriers.

Mais les pertes ne se limitèrent pas aux vingt-sept « Morts du monument » : douze autres décès furent enregistrés en conséquence de blessures, de gazage ou de maladies, six revinrent mutilés, près d’une vingtaine avec des blessures plus ou moins handicapantes, leur addition accroissant de 2,5 le nombre de victimes « du monument ». Enfin, huit vécurent l’expérience de la captivité en Allemagne.

On sait aussi que la violence physique des combats, les terribles et inhumaines conditions de vie dans les tranchées, l’omniprésence de la mort et le bruit assourdissant des artilleries et des explosions, provoquèrent de nouvelles pathologies. Par exemple, « *l’obusite »,* syndrome post-traumatique se traduisant par des troubles nerveux (tremblements et contactions musculaires, conduites de démence, suicides, névroses) ou, de façon plus atténuée, des blessures psychiques, des peurs omniprésentes, des angoisses, des cauchemars, l’enfermement sur soi, l’isolement et des difficultés de communication avec ses proches. Tous ceux d’entre nous qui connurent des « pépés anciens combattants » se souviennent de leur mutisme quand le sujet de la guerre s’invitait dans les conversations…

Enfin on ne peut oublier les souffrances des « proches de l’arrière » : parents, épouses, enfants, fiancées, frères et sœurs, qui durent par leur travail se substituer aux « absents » et vécurent pendant ces années, au rythme des lettres reçues ou non du front et dans l’angoisse de leur mort. Et en particulier des familles des tués : parents vieillissants perdant un ou plusieurs fils ; veuves, souvent jeunes, à qui le remariage éventuel fut parfois contesté parce qu’interprété comme une trahison de la mémoire du « héros mort pour la patrie » ; orphelins, pupilles de la nation appartenant à des « générations sans père », etc.

**C**ent ans après cet incompréhensible carnage et avant que ces événements ne s’effacent et tombent dans l’oubli, ce *Cahier du Foyer Rural* a été rédigé pour conserver, dans notre commune, les noms et des bribes de vie de tous ceux qui y participèrent. *« Car la mémoire ne s’oppose nullement à l’oubli, c’est sa conservation qui s’oppose à son effacement. La mémoire est toujours et nécessairement une interaction des deux ».[[17]](#footnote-17)*

1. Cahier du Foyer Rural N°14. Journée du 2 août 2014. **Commémoration de la mobilisation de 1914** (version numérique) [↑](#footnote-ref-1)
2. Selon l’expression de G. De Manteyer, citée *dans « Un Haut Alpin impliqué dans les tentatives de paix séparée avec l’Autriche-Hongrie »,* Bulletin de la SEHA, 2018. [↑](#footnote-ref-2)
3. Liste communiquée par le Groupe d’études auprès des Archives Départementales, qui a publié l’ouvrage « **Vivre la guerre dans les Hautes Alpes »,** Éditions Privat, 2014. [↑](#footnote-ref-3)
4. Lors du recensement de la population de 1911. [↑](#footnote-ref-4)
5. Film sur le Vieil Armand : <https://www.youtube.com/watch?v=rGCDNWu67nI> [↑](#footnote-ref-5)
6. Selon P. Miquel, *La Grande Guerre,* Ed Fayard, p. 349. [↑](#footnote-ref-6)
7. Christian Brun,*Une journée inoubliable, 11 novembre 1918,*Editions du Fournel, 2014, qui a retranscrit la correspondance de guerre des quatre frères Mourenas du Petit Terrus. [↑](#footnote-ref-7)
8. Christian Brun, op cit. [↑](#footnote-ref-8)
9. En 1998, lors de l’exposition organisée par le Foyer rural pour le 80e‘anniversaire, Gaby Beynet fut l’unique participante à détenir un souvenir direct de cette guerre. *« Le 11 novembre, quand les cloches se mirent à sonner à toute volée annonçant la signature de l’armistice, tous les gens sortirent dans la rue, dans une atmosphère de joie et de liesse. On s’embrassait, on riait, on dansait : – « Enfin la paix ! J’avais 6 ou 7 ans, je me suis précipitée dans la grange pour en informer mon grand-père et je lui ai crié « Pépé, la guerre est finie, viens vite, il y a la fête dans la rue ». Il éclata en sanglots. Son fils Léopold, mon oncle, avait été tué six semaines plus tôt. »* [↑](#footnote-ref-9)
10. Dans ce chapitre et dans les suivants, les noms sont classés par ordre alphabétique. [↑](#footnote-ref-10)
11. Mathias Sallac, *Vivre la guerre dans les Hautes-Alpes,* p. 261 à 281. L’AMAC des HA compta jusqu’à 7700 adhérents (en 1931). [↑](#footnote-ref-11)
12. EO : éclat d’obus. [↑](#footnote-ref-12)
13. Lors de l’exposition réalisée à L’Épine en 1998 sur le sujet, un cahier invitait les visiteurs à mentionner les noms de combattants de leur famille. 29 noms furent inscrits. Cette liste a été complétée en consultant les fiches matricules. [↑](#footnote-ref-13)
14. Christian Brun, op cit. [↑](#footnote-ref-14)
15. Nous disposons de lui d’une riche correspondance de guerre, composée de lettres remises par des permissionnaires à son frère aîné employé du PLM en gare de Gap et qui échappaient à la censure possible du Service du Contrôle postal des Armées. Quelques unes ont été reproduites dans le Bulletin de la SEHA de 2018, sur la Grande Guerre. [↑](#footnote-ref-15)
16. Selon les *départements,* ce taux varie de 1,58 (Bouches du Rhône) à 5% (Lozère) et selon les communes du département de 1,42 (Montgardin) à 11,01 (Ste Apollinaire). [↑](#footnote-ref-16)
17. T. Todorov, Les abus de la mémoire, Ed. Arléa, 2015, p. 14. [↑](#footnote-ref-17)